

Erwan TANGUY

Philomèle

roman

Philomèle

1

Cela peut commencer dans une pièce. Une grande pièce avec un plancher qui grince presque à chaque pas, une table massive en bois un peu grise du temps qui passe, quelques fenêtres pour que le jour entre quand il y en a. La nuit. Comme d'habitude. La Mère est seule à se remémorer le mythe de sa vie. Et elle attend aussi. Elle attend que tu lui dises de se taire. Tu le lui dis et rien ne se passe pourtant. Répète donc encore ce que tu dois dire :

Taisez-vous, madame. Je ne veux plus vous entendre.

Elle rit et cela t'agace.

Quand allez-vous vous décider à mourir ? Disparaissez et laissez nous tranquilles. Vous ne voyez donc pas que votre vie se termine là. Cela fait même quinze jours ou plus même qu'elle se termine. Il n'y a plus de place pour notre vie.

- Mon mythe vous empêche de vivre, c'est ce qu'elle dit la Mère. Vous pleurnichez parce que ma vie vous écrase par sa longueur, par son poids et le mien, en quelque sorte. Je vous écrase. J'ai bien compris, non ? Vous n'arrivez pas à projeter votre vie dans l'avenir, je vous bouche la vue. Vous pleurnichez pour cela et demain ou plus tard, une fois morte pour dire juste, vous irez sincèrement pleurer sur ma dépouille pour que je revienne, pour que je vous raconte encore et encore ma vie. C'est comme cela qu'on doit construire un mythe, entre deux pleurniches ! Je n'en ai pas envie Monsieur dont j'ai oublié le nom déjà, pas envie. Mon corps reste, et la vie avec. Je tente une démythification, si ce mot existe. Ma mort ne signifie pas ma disparition, mais cela vous ne pouvez pas le comprendre puisque d'abord vous n'attendez de moi que le mythe, puis la maison. Parce que vous croyez que je vous laisserai la maison en héritage.

Sans doute que oui. Tu le lui as dit. Tu sors de ne plus la supporter aujourd'hui, comme hier, comme tous les jours et tu ne les comptes plus les jours un deux trois quatre cinq depuis que tu la connais et que tu attends sa mort. Qu'elle pourrisse cette vieille. Tu te dis :

- Elle est trop vieille pour avoir été mère un jour.

En riant bien sûr, comme de. Tu sembles persuadé que le mythe est une association de rites et de légendes autour d'une même personne. Tu aimerais bien en parler plus souvent, à elle peut-être, si elle veut bien, elle ne veut jamais. Et alors ! Lui dire quand même ! Est-ce que tu veux toi qu'elle te raconte tous les jours son mythe.

Dehors, une lumière fine d'une lune pleine proche d'accoucher. Un presque bon noir et blanc dans ce cadre tu te dis. Et tu joins les deux mains comme pour jouer avec le regard d'une caméra de cinéma. Tu le fais glisser de droite à gauche, lentement, que le regard frôle les arbres, que les yeux trouvent le temps de voir toutes les marques du temps sur ce visage-paysage. Tout ce que tu te dis. Cela dure des heures, penses-tu. Les mains se séparent, un peu froides vite dans les poches après avoir soufflé dessus qu'elles prennent un peu de chaleur. Il y a les clés de la voiture dans une des deux poches. Comme un déclic. Rentrer, puisqu'il est l'heure, se rendre compte de ce que cette suspension du temps devant ce visage-paysage était lon-

gue, longue d'avoir oublié tout le reste : la Mère et son discours, ta femme et les enfants et leurs discours, l'approche de l'hiver, Noël et toutes les fêtes chiantes et leurs discours, le commerce comme d'habitude - et tu remarques que le rite ne fait pas le mythe - et les hommes, ceux qui parlent à la télévision, et leur langue de bois et leur mauvais discours.

Tout le monde dort dans la grande maison, un petit mot sur la table :

"Mon chéri, je n'ai pas le courage de t'attendre ce soir, trop de travail et beaucoup de fatigue, j'espère que ça s'est bien passé avec la vieille. Bonne nuit..." etc.

Vraiment te dire que des fois tu as l'impression de dormir dans un autre lit que le sien, dans une autre chambre, que vous étiez tous les deux retournés vivre chez vos parents pour ne revenir ici juste que pour les enfants, en attendant qu'ils se démerdent seuls. Encore plusieurs années à jouer ce jeu idiot. Et tu te couches près d'elle sans la réveiller. La aussi un jeu, de patience. Lui prendre un peu de couette, doucement, et prendre comme un moule la forme de son corps endormi, s'approcher au plus près d'elle, la désirer, et qu'elle ne s'en rende pas compte tout de suite, seulement dans quelques heures ou demain matin, au réveil. Encore un rite, tu penses. Tu te dis que tu penses trop. Toute les nuits tu te dis que tu penses trop avant de t'endormir finalement. Comme noyé, tu résistes d'abord en battant des bras pour ne pas couler, pour respirer et les bras fatiguent sans que tu t'en rendes compte, la dernière inspiration n'est faite que d'eau, salée et mauvaise, c'est à ce moment-là que tu t'endors.

2

Je me souviens dit la Mère du temps qu'il m'a fallu pour que ma vie soit ainsi. Longue, d'abord. Irréelle, ensuite. Il est possible qu'elle soit entièrement rêvée. Je me trimbale ce lourd fardeau de vie pour rien. J'aime y croire à cette vie, à tous ces hommes de ma vie, à tous ces enfants qui éparpillent mon nom aux quatres coins. Philomèle, qu'ils chantent mon nom. Je suis la Mère, le mythe de la mère. Et mon passé est étrange, je le supporte. Tout comme ce nom qui m'associe à un passé plus étrange encore, des siècles des siècles. Je suis tellement mère que personne n'ose croire que je suis née d'une mère. Et maintenant si vieille que personne ne croit que j'ai été mère. Ma mère, une cantatrice d'un autre siècle, qui dormait souvent à l'Opéra avec l'un de ses prétendants, l'un de mes pères puisque je suis sa seule enfant. Elle chantait si bien Le Rossignol. Elle ne savait que chanter, son unique moyen d'expression. Elle parlait si mal notre langue, un accent épouvantable disait-on, je ne m'en souviens pas, ce qu'elle disait était incompréhensible. Ce n'est pas elle qui m'a appris la langue d'ailleurs, c'était le rôle plus ou moins bien assumé de ses prétendants mes pères. L'irrégularité des pères, la seule chose que je tiens d'elle. Vous êtes Philomèle lui a dit un jour un compositeur et père, et ce fut mon nom, l'histoire est courte. Qui connaissait son vrai nom ? Qui ? Qu'il me le dise. Le Rossignol pour une mère cela fait un peu volage non ? Dites le moi au lieu d'attendre ma mort, imbécile, ce n'est pas encore ce mois-ci que je vais mourir. Si je me répète sans cesse mon histoire, ce n'est ni pour qu'elle ne s'échappe pas de ma mémoire, ni pour vous ennuyer, ni par désir égoïste d'éterniser ici, j'ai besoin de l'entendre pour juste comprendre où est le mythe...

- Nulle part, c'est ta réponse idiote. Votre mythe est nulle part. Je l'ai compris hier soir en réfléchissant avant de m'endormir. Il vous transcende. Il est trop tard maintenant pour vous en défaire. Chassez votre histoire, le mythe sera toujours là, chassez le mythe et il reviendra plus fort encore, plus pesant. Est-ce ce que vous désirez, renforcer votre mythe ?

- Taisez-vous, je ne veux pas entendre vos théories d'intellectuel, j'ai l'impression que vous voulez écrire le mythe de ma personne. Je refuse ce mythe, plus encore s'il me dépasse.

Silence. De ces silences de théâtre que le plateau respire. La pièce ici. Un premier silence depuis au moins dix-vingt ans, ce que tu aurais pu dire ou remarquer. Ton regard découvre alors le lieu, tu découvres le lieu et tu en sursoutes qu'il t'arrive d'un seul coup en pleine gueule. Tu imaginais sans doute qu'il n'y avait pas de lieu, parce que tu ne l'avais pas vu. Elle te dit imbécile juste pour te faire comprendre que ton regard est bien tardif. Ce n'est qu'une petite entrave à ce silence nouveau. Il revient et assomme immédiatement après les mots de Philomèle, puisqu'elle se nomme telle.

Il y a un meuble. Tu te dis un meuble comme il y en a dans les maisons de vieux. Un cliché. Cela te choque-t-il un cliché dans la maison d'un mythe comme elle ? Oui, doucement oui. Très vite scotché sur une photographie qui participe à ce cliché. Le temps de la regarder. De la décrire peut-être. Elle à côté d'un homme. Son visage celui d'un ou plusieurs hommes. Tous ceux imaginaires de sa vie de Mère. Un soldat. Un autre soldat. Puis un autre. Etc. Tous morts ces clowns. Ce sont là tes mots et elle ne répond même pas savourant plutôt le silence et sa longueur et son poids qu'elle avait oublié. Puis encore d'autres hommes. Bien habillés. Tu crois y reconnaître aussi quelques artistes ou gens connus. Tu penses à la vie de Duras même si cela n'a rien à voir. Je te dis d'ailleurs que cela n'a rien à voir. C'est la vie de Philomèle Mère, qui se mélange à celle étrange de sa mère Le Rossignol. Il est difficile de nommer ces gens si loin. Quelque chose brusquement change mais tu continues à fixer la photographie. Une multitude de surimpressions. Tu vois tous les photographes aussi, des professionnels, des amateurs souvent, des amis, des admirateurs. Il n'y a pas d'autre photographie. Plus au fond un tableau que le temps a noirci, les couleurs cachées par des années - des siècles - de poussières. La mort prend possession des lieux, redevenir poussière. Il n'a jamais été beau ce tableau, l'écho lointain des critiques fidèles en disent du mal quand ils ne crachent pas. La Mère parle. Depuis un moment mais tu ne l'écoutes pas. Le décor de la pièce. Il y a tant de choses à voir et à entendre de nouveau. Et ça radote moins que Philomèle. Elle te parle du tableau, du peintre amant de sa mère, etc. Tu ne l'écoutes plus. Parce que tu l'as vraiment écoutée un jour ? Franchement ?

- Non, je ne vous écoute pas Philomèle. Ce silence me satisfait quant à votre disparition prochaine et sur la puissance de votre mythe. Cette pièce respire comme vous, Philomèle. Et elle meurt. Regardez au lieu de parler. Regardez.

- Ne m'interrompez plus de la sorte ! Qui êtes-vous pour me dire tout cela ! Si je parle je ne dois pas m'arrêter. Le silence d'il y a un instant n'est qu'un minable accident. Les conséquences auraient pu être terribles. Je parle je me combats en tant que mythe j'éternise pour garder à vos yeux et à ceux des autres une image vraie - sincère - de ce que je suis. Pourquoi vous laisserais-je me regarder à travers cette pièce ? Et après vous allez visiter toutes les pièces de l'appartement de la cave au grenier, fouiller mes malles d'archives et de vêtements en poussière de mythe. Je ne veux pas servir vos yeux d'images attendues de vous, de vos collègues. Je ne veux pas être ce que vous me voyez devenue. Vous ne voyez donc pas que vos yeux se trompent !

3

Encore une nuit. Beaucoup plus tôt qu'à l'habitude. Réjoui de pouvoir embrasser ton épouse, peut-être même lui faire l'amour. Tu t'en souviens de l'amour, de comment il faut prendre son temps avec elle, de comment l'embrasser, la caresser et pénétrer lentement pour que le plaisir soit commun. Comme tu aimes cette communion, plus que celle systématique de ces longues messes en latin. Tu penses en latin parce que tu tombes toi aussi dans un cliché, une pirouette toi qui n'écoutais jamais ce qui s'y disait, et dit encore, sûrement. Il faut bien des fidèles. Et le mot *fidèles* te fait sourire.

Il n'y a que tes enfants avec leur baby-sitter du moment, une jeune fille charmante comme l'image le doit. C'est un jour où il ne faut pas combattre les images toutes faites, à chaque jour sa fatalité. Juste un papier sur la table de la cuisine - encore - et tu lis :

"Je m'ennuyais"

Et ce vide après ce mot parce qu'il n'y a pas de point à la fin. Il te fait mal, terriblement. Tu aimerais pouvoir pleurer tellement ce vide te déchire. Tout te semble alors très propre. La cuisine d'abord. La salle. Le désordre autour des enfants que la baby-sitter a beaucoup de mal à dissimuler derrière son corps mince - mais en forme. Tu as l'impression d'être dans une maison de publicité, là où on fait croire à la vie et qu'elle est belle et que tout est si simple finalement. S'il n'y avait pas cette nouvelle déchirure. Tu crois qu'elle est si nouvelle ? La jeune fille tente de s'en aller. Tu lui demandes d'aller coucher les enfants sous prétexte de ne pas aller bien. Tu prends même une aspirine ou autre chose si tu as ça en réserve. Et plus que jamais l'envie de faire l'amour. Presque violente. La jeune fille ne se laisse pas faire. C'est l'ère des femmes qui choisissent. Elles ont toujours choisi d'ailleurs que tu penses. Tu décides sans t'excuser de discuter avec elle, pour te rattraper. Tu lui racontes des bobards sur la vie extra-conjugale de ta femme et progressivement elle te semble acquise. Mais elle s'en va. Dans l'espoir de te revoir. De la revoir.

- A bientôt je l'espère. Occupez-vous bien de vos enfants, ils sont charmants et ils sont pleins d'amour. Pour le reste ne vous inquiétez pas.

Sa mobilette. Pétarades. Pour quel reste ne dois-tu pas t'inquiéter ? Pour ta femme et son ennui. Pour une prochaine rencontre avec elle, plus intime, plus romantique. Essaie d'arrêter d'y penser, ça t'excite dans la violence. Tu ne lui as même pas parlé de Philomèle. Voilà une idée fantastique. L'approcher grâce à Philomèle, qu'elle serve au moins à quelque chose cette vieille. Avec ses histoires. La jeune fille ça va lui plaire ce côté étrange en dehors du monde, presque de l'art elle se dira. Quel plan diabolique. Et tristement sénile. As-tu honte ?

Tu l'entends rentrer tard, elle te réveille, te parle un peu mais ne t'embrasse pas comme bien avant ton nouveau travail. Elle garde ses distances. Tu ne dormiras pas de la nuit. Elle te parle d'abord. De l'autre, de son ennui aussi, de son besoin d'oxygène. Puis elle dort d'un silence encore pire. Tu te souviens d'avant pour bien sentir la déchirure. Le silence est bien pire que les mots, avec toutes ces images, c'est la naissance du cauchemar. Ce cauchemar que tu redoutais plus jeune, que tu avais oublié marié. Le retour en est-il plus terrible aujourd'hui ? Que le cauchemar s'arrête, hein ! Qu'il s'arrête, et ça hurle dans ta tête. Philomèle qui dit *Imbécile*. Oui ! Demain je me réveillerai ailleurs. Tu penses vraiment à la possibilité de ce genre de chimère.

4

Plus jamais tu ne parles. La femme a fait taire l'homme. Même pas besoin de lui couper la langue à l'homme pour qu'il se taise, le misérable. Rires. Et que toutes les pirouettes des hommes font pâles figures devant ce tranchant, pur et précis. Ne pense pas à la manipulation, tu te tromperais. Tu te dis juste qu'il faut que t'aïlles voir la vieille, lui parler de ça, la faire parler de ça et qu'est-ce qu'elle en pense de tout ça, elle la Mère. Tu te mettrais bien à parler comme elle, tout le temps. Faites place à la parole, faites ! Des tas de slogans te glissent dans les oreilles. La parole contre la guerre des sexes. Mais toujours rien de ta bouche à sortir, rien que du silence. Chante parle alors comme le mythe. Tu n'en as pas envie. De peur que cela ne marche pas comme dans le mythe. Ne pas essayer c'est un peu garder cette chance en réserve. Si ça ne marche pas une fois à cause d'une mauvaise préparation peut-être qu'alors ça ne viendra jamais. Voir Philomèle, l'écouter pour l'instant, l'écouter vraiment. Attendre que ses mots parlent de la parole des hommes, celle qui disparaît. D'ici là peut-être que tu arriveras à chanter, à moins de trouver un autre moyen de communication. Le langage des signes. Philomèle ne doit rien comprendre au langage des signes, c'est la loi curieuse qui dit que plus tu avances dans l'âge moins tu t'intéresses au présent. Réfléchis bien avant de vieillir.

5

- Mes nombreux maris qui me laissaient leurs nombreux enfants, dans mon ventre et s'en allaient mourir à la guerre ou dans une quelconque nouvelle épidémie. Tous des aventuriers à la recherche de la manière la plus nouvelle de mourir. Par expiation envers moi, ma mère, et surtout le mythe de mon nom de mère : la Mère. Quand expier ils me font mythe. Ce sont eux les bâtisseurs de mythe, eux l'Eglise du mythe qu'ils célèbrent. Moi je m'en fous d'être trop occupée à m'occuper des mille enfants de bâtisseurs, qui se chamaillent dans mes jupes et qui ne grandissent pas. Jusqu'au jour où ils grandissent tous et s'en vont à leur tour mourir ailleurs, chercher la mort de leur père, me rejeter pour mon mythe et clamer mon nom partout en prière :

ô Philomèle musique de la procréation, fertilise les ventres et la terre pour les moissons, satisfais les stériles en leur offrant ton ventre, chante leur l'avenir, leur vie et leur mort, et retourne-toi près de tes enfants orphelins qu'à leur tour ils clament ton nom.

J'ai honte encore de l'entendre cette prière. Qu'ont-ils fait de leur mère ? Une demi-déesse d'un autre temps qui ne sert à rien sauf peut-être à apaiser les craintes de ces gens laissés pour compte des religions. Ridicule. Cela ressemble tellement à une secte d'adorateurs de la Mère des hommes. Puisque c'est cela mon mythe. Et il semble durer que je ne compte plus les années à attendre qu'il s'éteigne. Je ne dois pas mourir avant que mon mythe ne s'éteigne. Je veux mourir seule et sans prière, seule et sans tombe, oubliée et rejetée comme une vulgaire vieille femme qui a fait son temps à se plaindre et à commérer sur la vie forcément impure des voisins, des jeunes, des autres vieilles, des enfants et de leurs enfants, de toute la famille et du monde entier. De ces vieilles persuadées qu'elles seules iront au Paradis réaliser tous leurs fantasmes avec Dieu Le Père. Amen. Au Paradis qui craint l'inceste. Voilà la vieille que je suis quand le mythe est déposé. Vous voulez vraiment que je disparaisse pour laisser ce maudit mythe en suspens et qu'il s'accroisse encore. Vous voulez vraiment que je devienne une sorte de Déesse Mère assise sur le sexe de Dieu ou à sa gauche pour procréer. Mais procréer quoi ? Les hommes y arrivent

bien tout seuls aujourd'hui avec leur technologie. Les Dieux et les mythes ne sont là que pour apaiser l'âme qui ne croit plus. Et elle a raison de ne pas croire si tout est pareil à ce qui m'arrive, si les Dieux des uns et des autres ne sont que des hommes vaniteux et peut-être bons qui se sont laissés porter par leur mythe au-delà de leur mort. Quelle misère alors toutes ces églises, temples, synagogues, mosquées et autres bâtisses à prière. Vous ne dites rien aujourd'hui, pour vous opposer à mes salades. Moi Philomèle qui parle contre son mythe et vous ne dites rien. Vous ne regardez même pas le décor comme l'autre lointaine fois. Non vous m'écoutez, je ne vous ai jamais vu m'écouter ainsi. Ne me dites pas que vous buvez mes paroles - tu fais signe que non, que oui, que peut-être, tu n'en sais rien en vérité - comme de l'eau bénite, je n'ai pas de place pour vous ni à ma gauche ni à ma droite. Allez-vous en, revenez demain, je ne veux plus vous voir, je dois terminer mon discours sur les religions, laissez moi le terminer seule, demain ce sera autre chose.

6

Si tu n'avais pas autant de préoccupations je crois que le discours de Philomèle, cet après-midi, t'aurais remué mais ton écoute est moins forte que ton envie de parler, de pouvoir parler tout le temps comme elle. Tu te dis que les hommes sont idiots de ne pas parler sans arrêt avant qu'il ne soit trop tard. Un moyen de s'éterniser aussi, de repousser la mort. Ton silence appelle ta mort. Tu n'avais jamais songé à cet aspect du silence ? Bien sûr le silence est un vide et la mort est un vide, le rapprochement est simple mais de dire que le silence est un appel à la mort c'est autre chose. Il faut parler tout le temps, même pour ne rien dire.

- Taisez-vous nom de Dieu ! La voix de la Mère et ses anges, je ne m'entends plus penser. Je ne sais même plus si je pense ou si ces voix font tout le travail à ma place. Je ne peux plus parler, oui, mais laissez-moi cette parole de tête, j'en ai besoin, laissez-la moi !

Les enfants ne sont pas encore rentrés. Où sont-ils alors ? Tu te souviens du premier jour d'école de chacun de tes enfants, de leurs larmes puis de leurs joies. Il faut être grand pour se réjouir de la séparation d'avec moi et maman, tu leur avais dit, tel quel. Un rien les éblouit, tu te dis, un rien pour qu'ils se croient presque grands, que ça va bientôt arriver, qu'ils arrêteront enfin de regarder le monde en regardant en haut, ils se disent cela tous les jours, et chaque jour repousse le jour attendu, celui d'être grand. Ils disent grand parce qu'ils savent bien qu'adulte c'est dans encore plus longtemps. Tu téléphones à la jeune baby-sitter. Son numéro semble traîner près du téléphone, pour que tu l'appelles ou parce que quelqu'un l'a appelé pour combler une absence due à l'ennui. Elle répond, elle pleure, elle te reconnaît - ? -, te dit qu'elle s'était trompée l'autre nuit, c'est une situation inquiétante. Tu l'écoutes ou tu penses à tout ce qui te réunit à elle, ta femme, celle dite et absente de la conversation.

- Elle veut que nous ayons une relation tous les deux. Elle pense que ça te fera du bien et elle est prête à payer pour que j'accepte de le faire.

Soupir renflant. Tu ne dis rien. Ça t'arrange bien de ne rien dire et de ne rien pouvoir dire. Les enfants, où sont-ils ? Elle n'en parle pas, elle devrait en parler, non ? Au lieu de parler d'histoire de cul ou de prostitution. Tu l'as bien compris ça, qu'elle ne veut pas devenir une passe facile en attendant que se tue l'ennui. Tu t'en fous même, maintenant que c'est autorisé par ta femme, et su d'elle, ça n'a plus guère d'intérêt. Pour cette jeune femme si ! Elle semble dire qu'elle aurait aimé cette aventure aussi mais, etc. Puisque tu as raccroché. Il valait mieux pour elle, briser ses rêves pour qu'ils puissent immédiatement renaître. N'y pense plus à elle, ni à ta

femme qui a sans doute laissé les enfants en garde à ses parents, eux-mêmes partis en vacances pour ne pas te voir. Et tu n'aimes pas les vacances.

Tu écris rapidement un petit mot sur une feuille volante, tu le laisses près du téléphone. Plus rien maintenant ne te retient de te consacrer à ton travail, uniquement à lui. Écouter, en silence, noter ce qui se dit de tête, ne rien dire. As-tu d'autre choix que celui de ne rien dire ? Tu écoutes Philomèle la vieille qui parle sans cesse, va qu'elle te dit, rejoindre ceux qui t'attendent vraiment. Tu ne l'écoutes pas, va-t-en les rejoindre tes enfants puisqu'elle ne veut pas te voir.

7

Tu attends de la mère qu'elle ne te dise plus. Quand de l'amour son corps. Qu'attends-tu de ce genre d'inceste ? Tu te trompes et imagines de ces histoires un peu divagantes entre toi et ta femme. Elle est là et tu l'imagines déjà partie. Ou encore près de toi pour d'obscures raisons, de compassion tu te dis. De quoi d'autre encore. De sécurité. Toutes tes craintes rejaillissent dans la perception que tu te fais d'elle. Elle, multiple et une, ta femme. Elle n'est pas mère et mythe comme Philomèle; la voudrais-tu Philomèle comme femme, épouse et mère éternelle ?

8

- Vous me faites des avances depuis quelques jours. C'est ça ? Vous me faites des avances. Comme une suite logique à vos tourments. Ou la résurgence de quelques complexes oubliés d'avec votre mère. Je ne suis pas votre mère. Vous comprenez cela. Encore moins la mère de votre mère. J'ai enfanté, et j'enfante encore mais vous, je ne vous reconnais pas comme de ma descendance. Je vois bien que vous cherchez une sorte de relation incestueuse. La belle erreur ! Et de quels enfants j'enfanterais après vous. Une multitude porteuse de vos complexes. Je ne veux pas les voir finir en soldat, en pilleur, ça finit toujours par violer, ils me violeraient moi leur propre mère, même s'il s'agit du corps d'une autre, et si peut-être c'était une de mes filles, je ne veux pas de cette descendance de malade. Non ! Vous, vous deviendrez père de mes futurs enfants, ceux à naître, quand vous semblerez guéri. S'il est possible de guérir de ces choses là. Il vous faut encore parler pour rendre cela possible. Et vous ne dites rien, pour m'écouter comme avant, lorsque vos yeux ne regardaient pas. Ou pour autre chose. Je ne peux pas savoir toutes ces choses qui vous préoccupent. Ce sont sans doute les limites du mythe que vous m'attribuez. Votre silence. Comme votre maladie et votre noyade. L'eau dans la bouche, vous ne parlez plus. Vous m'entendez au moins. Je suppose que oui, pour vos *employeurs*, pour votre travail, il vaut sans doute mieux m'entendre que parler à ma place, ce ne sont pas vos mots qui les intéressent pour écrire leur espèce de bible ou je ne sais quoi de plus idiot pour faire croire en mon mythe. Écoutez-moi. Ma parole ne vous soignera pas, parce que je ne parle pas pour vous ni pour personne, mais contre l'idée que vous et vos *employeurs*, et les autres aussi, avez de moi. Puis il m'est peut-être plus facile de me battre contre cette idée, contre moi, que contre une société. Le langage politique n'est pas le même. Je dis quand même que mon langage est politique, et non spirituel ou je ne sais quoi de ce que vous en attendez.

Olivier

1

Notes sur un possible voyage d'Olivier

Vérité brute. Là. Première.

Vérification. Mes papiers. Poche de gauche veston. C'est bien moi. Né en mille neuf cent cinquante cinq à en croire ce qui est écrit dans une ville que je ne connais pas. De père et de mère. Cheveux brun et court. Les yeux de couleur. Récitation encore. Olivier de nom inconnu Le Petit puis Le Jeune. Je ne fais pas mon âge. Né en mille neuf cent quarante cinquante soixante, cinq. Cinq. De père chômeur et de mère bonne soeur dans la ville de. L'hôpital des oliviers. Olivier Pupille L'Orphelin. A chaque jour la fête d'un de mes noms. Dernière vérification. Les mains tâtent chaque poche. Il faut partir. Elle. Fil Rouge. Me regarde de loin. Ne pas vouloir se souvenir d'elle de peur qu'elle brouille mon identité nouvelle. Cinq du cinq en mai mille neuf cent de huit ou de sept. Soixante quinze. Dans les gorges du Tarn et puis plus loin vers Bordeaux. Et boire les vins. En quatre vingt cinq. La mémoire m'ennuie. De l'ennui j'écris mais je n'ai pas le temps. Elle donc. Une femme aujourd'hui. A cette époque une petite fille. Et j'étais déjà enfant. Je suis toujours un enfant. Mon reflet dans la glace. Rajuste ton veston. Il penche à gauche. Je suis toujours un enfant. Avec les mêmes fautes d'orthographe. Toujours eu du désir pour elle. Elle petite fille : ses lèvres et ses pieds. Elle après les dents de lait : ses dents et ses yeux, la main sur ses cheveux. Puis : ses jambes et son sexe, le regard redessinant sa douce poitrine. Je m'en vais. Maintenant, c'est l'heure. Je ne regrette que son nombril. Je n'ai aimé d'elle que son nombril. Y mettre la langue et attendre le plaisir. Celui qui ne vient jamais. Le sexe est si simple à côté de ce plaisir. Sa respiration. Son ventre. Le balancement de ma tête sur son ventre. Elle. Je me masturbe une dernière fois sur son image.

Gare en fuite de là. Deuxième.

Debout. Les pieds nus pour sentir le sol. Il est froid en carrelage. Me glace. L'heure en cloche de micro. Les trains en gare pour ailleurs sur le quai ou l'autre. Une valise dans la main gauche. Une sucette sucrée orange entre la bouche et la main droite. Je ne fume pas. Trop peur des douleurs intérieures. Préférer l'amputation. Mon chapeau entre jazz et mafia. Détective en noir et blanc mais je ne fume pas. Un autre train entre en gare. Quelle heure ? Énervé que le temps ne fuie pas avec moi. Mon chapeau parce que ma valise pleine. J'y ai plutôt mis mes bonnets. Il pleut. Un bruit que j'aime. Sur les grandes verrières de cette gare. Elle. Fil Rouge. Je lui téléphone. Lui laisse un message. Je rigole même en lui disant de me rejoindre vite à la gare. Qu'on aille au restaurant ensuite. Lui demande de se dépêcher de venir car il pleut. Elle ne me rejoindra pas à la gare. Qu'y faire ? Il pleut. La ville pue. Et moi aussi j'empeste la vie des autres. Elle me demande l'heure. Je n'ai pas de montre. Elle insiste. Sans savoir qu'il était l'heure dite des horloges nous avons fait l'amour. Dans le train, parce qu'on est à la gare. Dans un hôtel parce que loin de chez nous. Chez un ami parti en vacances. Je ne m'en souviens pas. Et le souvenir m'ennuie. Il suffit de lire un mauvais roman de gare pour trouver un exemple qui suffise au moment.

Vingt heures Une. Dans le lit de ses parents en réception dans le salon. De riches idem en réception. Son père. D'une autre époque en patron de la bourgeoisie industrielle. Et l'immense appartement en centre ville va avec. Une musique naïve d'après la révolte de mille soixante, de mille neuf. En soixante huit et les cris et les pavés. Moquette. Son père entre dans la chambre. Il dit "moins fort y'a le petit qui dort". Elle crie. Mais elle n'a pas de plaisir. Je ris et remercie le père. Encore quelques heures. Et la mère aussi. Séduisante. "Ne crie pas, ton père va se douter de quelque chose". De père et de mère qui ne me connaissaient même pas. Je n'avais pas encore de papiers. Ni de veston. Aujourd'hui j'en ai. Poche de gauche. Je m'en souviens, je le connais par coeur. Le petit crie aussi. Et pas de plaisir comme elle malgré tous mes efforts. Le train n'arrive pas. Attendre. Les journaux sont trop chers. Donc je n'en lis pas et je m'ennuie. Regarder les gens me fatigue. Ils ont l'air si con. Ils ne doivent pas la connaître. Pas ce plaisir de ne pas lui en donner. Elle. Pourtant il y en a toujours du monde dans son lit. Moi et d'autres. Des tas d'autres. Toute la ville : hommes, femmes et enfants. Juste pas aux mêmes heures.

La gare avant le bon train. Deuxième suite.

Ne plus savoir les heures. Ni les chiffres. Je ne les compte plus. Le train va entrer en gare. Il entre. Terminus. Demi-tour. Comment cela se chiffre-t-il ? Le cadran de l'horloge parle les heures au micro un autre langage. Elle va vers mon train. Une petite fille. Il est l'heure. Je la suis dans des compartiments différents de celui de mon billet poinçonné deux fois pour ne pas oublier. M'asseoir à côté d'elle. Elle me dit que je ne suis pas son père. "Mon père !" qu'elle veut. Fière de s'en être souvenue du visage de son père. Je lui réponds que pourtant c'est bien moi son père. "Mon père ne m'attire pas donc vous n'êtes pas mon père". Un temps. Je sors une photographie. Celle que je quitte. As-tu dormi dans son lit ? Elle me dit que non ou qu'il faisait noir. N'a pas crié dans ses souvenirs mais ne se souvient pas du plaisir. Je l'embrasse. Longuement. Et ce train qui ne part toujours pas. Le père suivi du contrôleur. Me demandent mes papiers. En règle poche de gauche. Veston. Le mariage n'a pas attendu le départ du train. Ne pas consommer tout de suite le mariage. Elle veut d'abord que le train parte. "C'est tout à fait bientôt !". L'expression poétique du contrôleur. Le père se rapproche avec insistance du contrôleur. Celui-ci soupire négativement. Sans doute las. Avec l'accord de ma nouvelle femme je prends son père mon beau père qui me connaît depuis peu par le col l'invitant au dehors du train. Seul sur le quai il regarde le train partir. Enfin.

En trois. Dans quoi je me retrouve.

Loin d'être déjà une femme elle n'en était pas pour autant vierge. Elle parle de culottes et de japonais. Un peu de mal à la suivre. Ne pas aimer l'odeur des culottes de petites filles. Elle n'en a pas. Jamais. Elle rit de ne pas en avoir. La certitude d'être faite pour moi. Qu'elle aille se faire foutre. D'ailleurs. Elle ne veut pas tout de suite. Et je la viole. Assez violemment. Elle saigne. Enfin tes règles je lui dis. Elle en pleure de joie. "Enfin !". Qu'elle crie. Dans quoi je me retrouve en elle. Je pense à l'autre elle. Fil Rouge. Celle qui me nommait Olivier L'Abandonné. J'ai bien fait de la tuer. Une façon de se débarrasser de sa mère. Qui me voulait. Organiquement. Se voulait ma mère. Aussi. L'Organique Olivier. Absent. "Baise bien ma fille qu'elle n'y voie rien". Et son mari nous filmait. Il adorait les films amateurs. J'étais mineur. Pas encore de papiers. En plus. De père et de mère nulle. Un scoop pornographique. Et la mère. Naître un enfant de nos corps. Olivier L'Oedipe. Mes yeux bien ouverts. Je ne me crèverais pas les yeux pour elle. Ni quoi que ce soit aux pieds. Elle et le

corps de Fil Rouge. Sa fille morte l'allumeuse. Toutes les maladies vénériennes. En elle. Un fil rouge de sa bouche. Elle se nomme sa mort. La Vénus Fil Rouge. Une famille d'inceste. Réglée à la bouche. J'aurais préféré ne pas aimer son nombril. Le train m'ennuie. La petite fille ma femme. Toujours mes papiers. Gauche. Elle. Heureuse. Son doigt sur son sexe. Goûte son sang. Se goûte femme. J'aime plutôt ses couettes. Un nombril atroce. Du goût du sang me goûte aussi. Le paysage défile et m'endort. Quelques jours. Au réveil me goûte encore. Passer Naples. Jusqu'au bout de la botte. Puis la Sicile. Me mord me fait mal. Je l'offre au contrôleur. L'adopte. Jusqu'à mon probable retour. Que je la ramène à son père. Enceinte si possible. Qu'elle ne se soit pas mariée pour rien. Surtout à son âge. Une poitrine minuscule.

Voyage sur carte. Vers. Quatre.

Tunis. Le train. Descente. Elle reste. Au revoir. Appelons-la Pascale. Juste comme ça. Du train au bateau. Pour d'autres paysages. Attendre encore. Mais l'océan déjà là pour prévenir de ce qui va se passer. Plus d'horloge au micro. Avec cette maudite voix. Attendre que le ferry arrive. Qu'on embarque. Qu'il reparte. Flotter et glisser. Les vagues. Le remous. Lentement quitter la côte. La voir disparaître. Etre seul. Puis l'Afrique. Il arrive déjà. Ne plus avoir à supporter la linéarité du train. Mon estomac apprécie moins ce changement. Un certain malaise dès le pied sur l'embarcation. Douleur au ventre. Un empêchement sur tout le bas du ventre. Que tout remonte. Même les testicules. Pas de désir de femme. Pas de désir d'homme. Chaque mouvement est une trahison. Le désir est une trahison. Je reste là sans bouger. Surtout ne pas trahir. Sinon. Le ferry avance. Il m'avance. Juste aller droit devant là où je ne connais pas. L'horizon. Que de l'eau devant derrière. L'univers mouvant. Un étrange jazz. Si il n'y avait pas cette maudite envie de vomir. Attendre la côte. Et finalement ne pas la voir apparaître. A cause du ventre. L'oeil passif du fond de la cuvette des W-C. Dehors la côte au loin Tunis. La ville approche. Son port. Lentement. Se brosser les dents. Pour être présentable. Qu'ils m'acceptent.

Début de ne plus s'en souvenir. Dernier. Cinquième.

Une fois débarqué fermer les yeux. Sentir. Deviner les images de ce pays où je ne vais jamais. Les Mosquées. Tout ce qui va avec. Au-delà des clichés. Que vais-je y faire ? Une langue étrangère. Et moi l'étranger. Frontière. "Vos papiers !". Je les avais oubliés ceux-là poche de gauche veston. Le veston aussi. Rajuste le veston. Olivier Le Déserteur. Pas vraiment en règle. Qu'ils disent. Vérification de mon identité. Ils sont plus têtus que moi. Age : au moins vingt sinon plus. Trente cinq ans. Plus de quarante. Ils disent. "Vous ne faites pas votre âge". Il manque quelque chose. Regard poche de gauche. Je n'en ai pas d'autre. Parce qu'il faut d'autres papiers que ceux du nom, prénom, date de naissance, ville, père et mère, sexe. Demandent mon visa. Parlent de papiers éphémères à acheter. Encore acheter des papiers. Qui ne durent pas en plus. J'investis dans le durable messieurs. Pas l'air d'apprécier cette remarque. Une horloge tic tac au mur. Il est l'heure que je parte. Juste un salut de la main. Politesse. Ils ne veulent pas. Pas de visa. C'est le règlement. Me renvoyer en Italie. Refus. Aucune envie de revoir ma femme avant de l'avoir trompée. Rires. Olivier L'Adultère. Ne plus les écouter. Entendre la musique là. Ils parlent trop fort. Chut ! Ne me laissent pas ma liberté. Même un visa pour écouter. Entrevoir entre les rideaux du bureau des douanes au-delà des fenêtres. Des femmes voilées et des femmes non voilées. Leur parfum. Et celui de la terre. Déjà une heure ici. Chaleur du Sahara. Le petit ventilateur s'essouffle. Ils fument. Ne parlent plus. Réfléchissent. Dehors. Peu de femmes voilées ici. C'est pas l'Algérie qu'ils me disent en

choeur. En pensant à autre chose. Une mécanique destinée aux touristes. Olivier En Bob Ricard Le Touriste. Un bien long nom. Ils me regardent. Trois. Deux en uniforme. L'autre avec cravate terne. La morne routine quotidienne. Momification. Rien ne les anime. Rien d'autre que moi. Ils s'agrippent à moi. Comme à la vie. Ne plus les écouter ni les regarder. Elle. Toujours Fil Rouge. A cause d'elle dans ce pays qui me fait violence. Enlacée de mon regard. Elle a chaud. Se déshabille. Pudiquement. Juste les bras nus. Et mon désir monte. Rien ne se passe. Juste la chaleur pour elle. S'en inquiéter. Se retrouve en petite culotte chemisier. Je ne compte pas. L'Olivier des Pas Maintenant. Il n'est pas l'heure encore. L'heure du corps et ses envies d'autres corps. Elle me demande d'arrêter de la regarder. Il y a autre chose. Non ? Pire s'il n'y a rien d'autre pour moi que j'aïlle ailleurs quémander mes papiers. Mes papiers. Ils ne me les rendent pas. Sergent Truc à la cravate terne. Ce nom pour éviter des plus clichés. Un problème qu'il dit. Le lieu ne m'inspire pas. "On vous garde". C'est Truc La Cravate qui parle encore. Me parle et aussi aux uniformes. Il s'agit de leur survie. Les uniformes m'embarquent. En cellule. Sombre. Froide la nuit. Chaude le jour. Pas aérée. Olivier L'Emmuré. Sans papier ni ceinture. De toute façon pas de lacet puisque pieds nus. Sans papier. Retour à la case départ. Olivier Des Allers Retours. Tout à recommencer. Avec elle. Le sang maintenant a teint ses cheveux d'une multitude de fils rouges. Elle ne peut plus m'aider. Ni sa mère d'ailleurs.

L'odeur du Sahara.

Il est loin dit le Sahara. A portée de narines. Aux risques et périls de s'encrasser le nez. Du sable. De la poussière chaude. L'odeur des gens qui la foule. Les caravanes. Là au moins pas besoin de papiers. Plus de veston non plus. D'autres habits. Ceux du désert. Olivier d'Arabie. Et marcher. Au-dessus de frontières de moins en moins visibles. Dissimulées sous le sable. Balayées par le vent. J'ai la gorge sèche. Le gardien m'apporte de l'eau. Un troisième uniforme. Mais je ne les compte plus. Avoir la bouche si sèche qu'elle en devient presque étrangère à mon propre corps. Qu'est-ce que c'est que cet Olivier qui se disperse. Olivier Le Moribond. Tout cela parce que ce soleil. Il me crame la peau. La crème solaire. Il n'y en a pas pour le désert. Olivier Sans Huile. Tout cela parce qu'elle. Je n'ai jamais autant marché. Bien plus qu'avec Fil Rouge. Les longues ballades dominicales avec toute la famille. Tout cela pour des papiers. Bien plus aussi que de tourner dans ma cellule. Sans papier de nouveau. J'ai tout le temps de voyager. Avec ou sans papier. Toujours à pieds sans papiers. La chambre de Fil Rouge, la cellule de Tunis et maintenant le Sahara. Embourbé dans ce sable brûlant qui fait fondre la semelle en plastique de mes nouvelles chaussures. J'étais obligé d'en acheter, d'en voler ou d'en trouver. Obligé. Pour pouvoir continuer à marcher. Il faut du temps avant que les pieds redevennent insensibles. Surtout les miens. Tunis. Ils ne me laisseront jamais partir d'ici. De la chambre de Fil Rouge parce que je l'ai tué. De la cellule parce que je n'ai pas de visa. Parce que je n'ai plus de papier. Et là aussi, dans ce désert. S'éloigner de la caravane c'est accepter sa mort. Je ne m'y suis pas encore préparé. Alors marcher. Le soleil. Les hallucinations du soleil sur mes yeux. Mes mirages ne me font pas rêver. La revoir vivante s'exhiber presque nue. Dans une impossible oasis. Je m'essuie les yeux. Et Truc Lacravate m'apporte cyniquement le pain dur et l'eau presque potable. Ma nourriture quotidienne. Qu'il aïlle rejoindre Fil Rouge. Il ne la

connaît pas. Description. Sauf le fil rouge qui lui va si bien. Il promet de me faire sortir d'ici si je la lui présente. Et puis quoi encore. Olivier de Lagence-Matrimoniale, noble sans papier. Parrain de ses enfants. Pauvres gamins fils d'une morte en pleine décomposition et d'un sergent cravate de carrière. Ils se seraient bien entendus. Je l'invite à la rejoindre au cimetière. Encore un mirage. Oasis d'Au Milieu Du Désert. Un nom à rallonge pour guerrier des sables prétentieux. J'invente qui je veux. Ils me demandent qui sans attendre que je leur montre mes papiers. Olivier... Impossible de me souvenir de la suite. Ni papier ni nom. Huile d'Olivier parce que je transpire. Déjà proposé. Olivier d'Origine. Le souvenir fut douloureux à revenir. Ils aiment les noms là-bas. Les noms des hommes. Les femmes ont le visage voilé. Je ne m'en souviens plus. Il me semble qu'elles sont voilées. Pour que je les viole sans les voir. Trop peur de m'attacher à leur sourire. Ma petite femme me fait déjà suffisamment chier. Malgré la distance. Je ne reste pas dans l'Oasis d'Au Milieu Du Désert. Toujours l'heure que je parte. Combien de femmes ? Ils me demandent toujours la même chose. Sept six et une mineure ma femme. Quelques violées aussi. Une et sa mère mortes. Et son père richissime à ma poursuite sans doute. Sauf si le gouvernement le prend comme ministre parce que dans ce cas-là l'Etat lui offre une nouvelle femme, jeune comme sa fille morte. Avec des enfants déjà conçus et intelligents. Immunité parlementaire à la solitude. Il faut que je change d'air.

Départ.

Il faut que je parte. Au moment non déchiffrable. L'heure dite que le soleil donne. Et il donne ce soleil. Il fut glorieux. Le temps que les gens se rassemblent. D'abord les familles. Que les hommes d'ici qui partent embrassent leurs femmes et leurs enfants. Ils le font. Certains le font. Le temps qu'ils rassemblent leurs affaires et les fixent sur les dromadaires.

Là je dirige une caravane.

Quelques bestioles du pays et six hommes en plus de moi sept. Curieusement ils ne me suivent pas en raison de ma direction. Laquelle reste encore inconnue. Vers un lieu qui de toute façon ne leur plaît pas à cause du climat, à cause des gens qui y vivent.

Olivier, novembre 1995

(Notes trouvées sur un carnet d'Olivier. Parce qu'il écrivait des carnets ? Même pas certain de la date inscrite et aucun moyen de vérifier. Et pourquoi un carnet de voyage. Sans doute un moyen de vivre un autre voyage puisqu'il ne s'agit vraisemblablement pas de son véritable voyage mais plutôt son fantasme littéraire - ou poétique - peu importe même de savoir si l'un ou l'autre de ces termes conviennent et s'ils peuvent aujourd'hui encore convenir à quoi que ce soit)

2

Tu te nommes. Dis que tu te nommes. Dénommé Olivier ainsi nommé. Ton nom sonne comme une multitude d'oubliés. Une multitude d'arbres alignés. Tu es qui pour moi ? Aujourd'hui. Aucun visage, aucune relation intime avec toi. Olivier. Ce nom ne me dit que du passé. Je ne te connais pas Olivier.

- Je me nomme ce nom oublié de vous Olivier. Je suis un mari d'une femme avec des enfants. Je ne sais plus si je l'aime. Si je l'ai un jour aimé. Et Philomèle.

Tu as donc couché avec elle, Philomèle. La mère d'un autre temps, que tu ne connais pas. Tu crois juste à son mythe. Foutaise ! D'avoir des enfants d'elle, et lui avoir fais croire que tu étais guéri comme elle peut croire que ça se transmet par les gènes. De ta progéniture semée sur toutes les femmes de ta vie. Parce que l'image du ventre rond que tu caresses. Parce que de l'amour a donné aux enfants de ces liens. De la pureté de cet amour. Tout cela fragilise ta raison, non ?

Il ne t'arrive pas de ?

Olivier. Deuxième temps de cette quête de la disparition. Le temps où l'on nomme qui.

- Je suis Olivier ainsi nommé. Ne l'ai-je pas déjà dit ?

S'il est possible pour toi de dire encore. De dire par le silence. Une parole au son disparu qui ne serait transmise que par le corps, une succession de gestes amplifiés, chorégraphiés. Puis. Par le silence complet. Plus aucun son de ta bouche, et les traits de ton corps neutre. Juste ta respiration. Ne t'empêche pas de vivre quand même ! Tu penses au lieu de dire :

- Philomèle. Votre ventre rond porte ma semence. Je ne peux pas en rendre compte. De ça. Pour garder mon travail. Je participe donc à votre mythe. Pas peu fier d'en être. Même à titre anonyme. Ou d'un salaud. Ou d'un violeur. Je deviens celui qui abandonne la chair de sa chair. Et au prix du silence.

Te voilà parti et tu te dis *pour la dernière fois*. Tu te le dis en italique comme pour marquer l'événement. Philomèle toujours là à parler. Pour ne rien dire d'autre que la fuite de sa mort. Elle a peur de sa mort. Là ta conclusion.

- On en est là, d'ailleurs, sur ce qui se dit derrière les mots de Philomèle.

La lutte contre son mythe n'est qu'un prétexte. Sa vie qui dure sans cesse renforce son mythe, elle se donne éternelle. Alors qu'elle n'a peut-être que. Une soixantaine d'année tout au plus.

- Philomèle votre parole me conditionne au silence.

Elle ne chante pas, ne se permet que peu de silence. Elle parle.

- Philomèle vous dites encore et encore. Jusque plus soif encore d'entendre vos mots, vos histoires. Et pis que tout votre mythe.

Il part.

Tu pars. Puisque c'était la dernière fois de la voir, d'aller la voir et l'entendre. Et laisser planer à jamais - image pieuse et religieuse d'une éternité - le doute sur votre relation. L'unique. Et l'enfant en cours. Qui, comme les autres, ne connaîtra que sa mère Philomèle dont il chantera le mythe.

Tu en as assez de ce mot. Mythe. Tu penses plutôt aux bestioles qui se nourrissent des vêtements. Elles se vengent de ne pas en avoir. La digestion des fibres des vêtements qu'elles deviennent à leur tour vêtement. Et parler le mythe pour le vomir - mâcher les mots qui disent le mythe et l'avalent vers un extérieur -, s'en détacher ou même s'en dégager. Reste toujours l'odeur, qu'il revienne après le rejet. Impossible de s'en débarrasser. Olivier qui s'énerve de n'avoir que ce mot à la bouche pour dire - de silence - Philomèle. Tu rêves de manger digérer ce mythe. Les autres aussi, peut-être.

Puisque c'est une histoire de *peut-être*, aussi. Qui s'étire de petites paroles. Qui se disloque pour mieux oublier ce qui est dit de et par Philomèle. Cette histoire - ce simple récit - maintenant en fuite loin. Loin Olivier, tu le sais, qu'il faut partir ailleurs, ne jamais revenir au côté de Philomèle. Pas contre sa parole. Il existe encore des *gens* qui pensent que une action est une action contre, contre quelqu'un. Tu pars pour retrouver ta voix, si elle est perdue, puis ta parole, s'il n'est vraiment pas possible pour toi qu'elle fusse sans voix. Tu pars contre ton silence alors, contre l'insécu-

rité de ton manque de conscience. Ils sont contents ces *gens*, "Vous voyez bien qu'il y a un contre, inévitablement". Olivier, tu les laisse rire. L'importance du départ, et celui que tu dois trouver, aimer, haïr, détruire s'il le faut, glorifier en statut (*statue*) et faire révolution. Une histoire *peut-être* pour, *peut-être* contre.

- Il n'est pas facile non de partir comme ça. D'abandonner ses habitudes. Celles où je me couche près de ma femme après avoir embrassé mes enfants. Celles de mon travail à entendre Philomèle. Du théâtre de Philomèle. Faire ses valises ou un baluchon d'une image un peu désuète ou romantique du poète vagabond.

Tu ris. Cette image rimbaldienne peut-être erronée d'ailleurs.

- Et partir par quel moyen.

Encore des excuses. La misère de ta situation, tu la trouves plus acceptable que l'idée nouvelle de partir, de renouveler ta situation.

Tu pars. Sans ta voiture. Sans argent. Sans tes papiers. Sans but de lieu. Juste une quête. Les pères contre le mythe de Philomèle, la mère. Elle rend l'existence des autres mères impossible, de sa simple présence. Mais les pères. Ces pauvres lâches, traîtres, toujours en fuite. Tu suis leur destinée fataliste, de la même façon, le plus sincèrement possible, le plus lâche et traître possible, tu fuis en père dans l'espoir de rejoindre tous les autres. Et tu te crois enfant aussi de Philomèle, de père inconnu, multiple comme la photographie sur la commode. Tu te persuades encore de l'inceste. Voilà donc que tu pars. Et tes cliques et tes claques.

D'abord le père. Lequel. Celui géniteur de ta vie. Tu t'en souviens. Des photographies en noir et blanc - mat - d'un amour trop fort. Trop. D'une prison d'amour. L'enfant exceptionnel. Celui qui réussit là où les parents échouent encore. Depuis des générations. Et tu n'y réussis pas non plus. Comme pour marquer la fatalité de tes pères. Il n'est pas chez lui quand tu arrives. Tu te souviens de ses absences fréquentes et qu'il travaille pour toi et ta famille. Quand il se donne d'un amour malade. Il reproche cela, son choix. On te dit d'y rester le soir. Il sera là. Pour le souper. Où il n'y a pas de soupe d'ailleurs. Une cuisine simple - on voudrait dire prolétaire - et tu te souviens qu'il est difficile ou plutôt qu'il n'aime ni le gaspillage ni la nouveauté. Qu'il faut des mois pour qu'une nouveauté devienne une habitude attendue. Un repère. Que ta famille fait tourner doucement les choses, remplaçant les unes par les autres sans qu'il s'en aperçoive ou au moins sans qu'il réagisse, pour lui éviter ainsi qu'à eux l'embourbement dans un rituel hebdomadaire. Contre une mort lente. Et peut-être tu restes ? Un premier choix.

Tu pars. Tu repars. Tu ne dis pas s'il était là ou non et je ne l'ai pas vu. Parce que moi aussi une vie et autre chose à faire. D'autres théâtres à voir, à apprécier des fois. Tu te dis que comme toi avec Philomèle, mon emploi de te regarder, de faire note de ta vie. Tu penses trop. Je te réponds juste : Je n'écris jamais. Et tu ne me crois qu'à moitié, cette vérité pourtant. *A chacun son travail, non ?* Tu ne dis rien de ce que la rencontre dans ta recherche. Complexe d'infériorité mon cul tu penses. Voilà pourquoi tu fuis vers d'autres pères plus à tes yeux. Ceux qui donnent juste le nécessaire. Souvent juste ce qu'ils peuvent donner.

Lettre à Philomèle

Il m'arrive d'avoir envie d'entendre vos mots. Vos mots. Est-ce que vous pouvez m'écrire. Cela ne devrait pas vous empêcher de parler, écrire ? Philomèle ! Faites suivre vos lettres. De père en père. Prière Philomèle ! Écrivez au premier qui enverra au suivant, etc. Jusqu'à moi. Puisque je vais de père en père. Prière poudrière ouvrière meurtrière beau-père désespère ou espère exaspère opère récupère tempère la vipère et le Saint Père austère cru-

cifère préfère une autre atmosphère loin de vous mère chimère amère com-
 mère d'un éphémère. Tous, ces pères, à la suite. L'un après l'autre. Cette er-
 rance à ne pas savoir combien ils sont. Combien ils ne sont qu'une parcelle
 de celui idéal sans doute mon Père. L'Absent. Se souvenir même qu'il devait
 être trop présent, comme vivre à travers moi une joyeuse enfance jusqu'à
 s'en foutre dans quelle merde ensuite à se demander qui a vécu avant, lui ou
 moi, aucun. Et ce bonheur sur les photographies. Moi sur les photographies,
 sourires, larmes et parfois pigner, sale gosse peu à plaindre. Et de cafard en
 cafard. Des moments de solitude pour me souvenir de votre voix. De votre
 bouche et ces mots parfois curieux à entendre. Je me souviens ne pas tou-
 jours tout comprendre. Vous ne voulez pas écrire. C'est ce que vous aviez dit
 un jour. Il me semble. L'aviez-vous dit ? Enregistrez-vous alors sur un ma-
 gnétophone. Ils en font des miniatures maintenant, même les cassettes audio
 sont miniatures. Juste bon à enregistrer des voix, votre voix. Je m'ennuie de
 ne pas l'entendre. Et les cassettes envoyez les moi. Je préfère cela aux let-
 tres. Finalement. Que vos mots vivent encore dans la répétition de l'écoute
 que j'en ferai. Un abus d'écoute jusque la mort de la bande magnétique - elle
 est magnétique, non ? - de la cassette, lorsqu'elle se plisse, sort de la cas-
 sette dans un accouplement étrange avec la tête de lecture du magnéto-
 phone. Lorsque la voix déformée se perd. On l'oublie mais la connaît par
 coeur, on est capable de l'imiter de l'avoir trop entendue. Pouvoir entendre
 continuellement vos mots - mes interrogations - sur mon baladeur, ou sur un
 autre lecteur qu'importe ! Et je serai toujours le seul à vous entendre. Et aussi
 toujours quelqu'un pour vous écouter. Parce qu'ils ne m'ont pas remplacé, di-
 tes, Philomèle, ils n'ont trouvé personne pour faire ça - ce travail - pour un si
 minable revenu. Je ne me suis même pas aperçu n'en plus recevoir. D'argent
 d'eux. Je ris. Véritablement. Devant cette idiotie. Je ne sais même pas ce
 qu'il y a sur mon compte. Sans papier ni carte bancaire ni chéquier. Ils me
 payent encore alors pour arrondir les fins de mois de ma petite famille
 d'abandonnés. Ma femme gagne plus, ça je m'en souviens. Je vous aime
 comme je l'aime. Vous Philomèle mère infante de votre mère et pénultième
 aussi, l'entre deux des presque, inachevée. Et ma femme mère d'enfants de
 puînés de pénultièmes qui n'en finissent pas tous les neuf mois à se révolter
 contre l'aîné. Vous souvenez-vous de votre aîné ? Votre frère ou votre soeur
 mort-nés. L'un avant, l'autre après. Parce que votre mère Rossignol d'un
 triste opéra trop préoccupée. Philomèle celle dont la chance sourit et qui en
 compensation porte le mythe de son nom. Fille unique de ne pas savoir qui
 avant ou après, de quel sexe, etc.

Les mots me fatiguent, non ? Ne les écoutez pas, s'il est possible de les en-
 tendre. Ils me dépassent là sur cette feuille à envoyer. A lire, Philomèle.

Affectueusement, Olivier.

De périple en périple en arriver très loin des terres que tu connaissais. Loin
 comme un Christophe Colomb posant le pied en Amérique. Mais il croyait être en
 Inde dit-on dans les manuels. Tu te souviens déjà de tout le voyage. Sur les routes
 en voiture bus train aussi d'autres routes à pied en vélo à dos d'âne même à dos
 d'homme. Toujours sur ces terres dont tu n'avais pas besoin des cartes. Ton pays
 en quelque sorte. Puis à suivre les pistes un peu parallèle. Celle qui échappe aux
 autorités en la matière mais qui aboutissent parfois. Tu les suis à l'aveuglette. Dans

l'ombre les bras tendus les mains qui tâtonnent et de petits cris d'effroi lorsque tu touches un objet ou autre chose de difficile à décrire. A force tu finis par quitter la terre connue ou reconnue. Les langues aussi elles changent, souvent. Le fait de ne pas voir de ne plus parler ça changerait aussi la perception du temps ? Oh Olivier tu y crois à ça que ça y changerait quelque chose ? Tu ne vois plus le temps passer. Et les langues coutumes atmosphères - les paysages sûrement mais tu ne peux pas les voir - tout ça passe vite très vite avec cette curieuse sensation de coton déjà mille fois ressentie en rêve ou malade ou etc. Tu te souviens du tangage de la barque même l'image de cette barque. Une photographie vue tu ne t'en souviens plus chez une amie commune de toi et de ta femme. Il y a longtemps il te semble. Une barque donc sur cette photographie où se mélange la réalité solide de celle-ci et son reflet dans l'eau. L'oeil qui regarde doit trouver sans doute dans quel sens elle se regarde la barque photographiée. Parce que l'eau ne se laisse pas deviner : lisse dans un silence presque inhumain. Le reflet est parfait c'est ce dont tu te souviens, non ? Et cette barque ton dernier transport. Tu t'en souviens bien peut-être justement parce que c'est le dernier. Le choc de la coque de l'embarcation et de la terre qui se rapproche de plus en plus du niveau de l'eau - est-ce la mer ou un lac ? - jusqu'à le dépassé. Tu es descendu de la barque et tu as ouvert les yeux. D'abord du brouillard puis quelques voix.

L'île des pères. Qu'ils te disent tous les pères et fils. C'est ici la fin de ta quête. L'île d'où on ne part jamais. Qu'ils disent encore. Ils sont bavards et tu ne parles toujours pas. Ils s'étonnent de ton silence, te demandent si tu es muet. Non de la tête. C'est un des signes de langage les plus courant, tu te dit. Ils attendent que tu parles. Tu te dit.

- Je sais ce que je me dit : où est-ce que je me suis fait avoir. D'accepter les yeux bandés durant tout le voyage. Quel imbécile ! *avec la voix de Philomèle*. Il est loin le temps de lui écrire des lettres.

Puis ils ne parlent plus, retournent à leurs inoccupations et disparaissent dans ce maudit brouillard. Ils étaient bavards comme à chaque nouveau venu mais vite retombent dans le silence de leur marche. Tu te dis en écriture intérieure un dernier poème-lettre pour Philomèle non ?

- Je te dis que non ! Je vais lui écrire des lettres il me reste du papier.

Et il ne te reste plus de papier. Tu répètes mot à mot pour les apprendre toutes les lettres à lui envoyer et les histoires à lui raconter. Tu marches comme les autres en silence. Peut-être apprennent-ils eux aussi leurs lettres.

Lettre à Philomèle

Sur cette île sans commune mesure puisque j'en ai fait le tour dans un brouillard épais. Un pied devant l'autre à douter toujours de sur quoi on marche et d'éviter l'eau de mer qui abîme le cuir des chaussures mais en la frôlant pour définir au mieux le périmètre de cette île sans ville. Et les mains devant aussi pour tenter d'amortir une rencontre aveugle avec un de vos ex-amants dont l'un mon père. Eux ils ne cherchent plus à savoir comment cette île au milieu de l'eau de mer de quel océan. Ils s'en foutent de cela. Ils marchent mangent et ne dorment jamais. Ou dorment toujours ils n'ouvrent jamais les yeux. J'ai dessiné un plan invisible avec mon doigt sur le sable. Le plan de l'île. Chaque vague qui roule l'efface et le change. L'île des pères qui change ! De là sans doute ce vague périmètre à jamais transformable. Une île liquide dépendante du liquide qui n'aime pas les formes solides ces sortes de musée de leur histoire. L'endroit n'aime pas les formes fixes donc les objets et le brouillard est

roi. Curieuse société où le brouillard gouverne je dis. Il gouverne quoi tous ces déplacements au hasard s'il existe une politique du hasard. Ex-amants se mentent à eux-mêmes de fermer les yeux ne plus voir et ne plus se voir eux les résignés. Leurs pupilles frémissent à chaque pas de ressentir où mène le hasard. Ils se disent découvertes aventures et autres mots pour ne jamais comprendre leur résignation. Non ? Impossible d'y rester là moi. Je n'ai pas parcouru tout ça pour errer sur cette île des pères de sable et d'eau de mer. Philomèle.

Philomèle ne répond pas.

- Philomèle ! Est-ce le sort que tu réserves à tous tes amants ?

Suite de la lettre

J'ai entendu le silence de leur corps suspendu surpris par ma voix. Quelques secondes suspendues. Un envol sur cette île sans oiseau. Et ma voix d'un seul coup revenue !

Partir cela prend des années. Autant qu'à écrire et me souvenir de cette lettre. Et des tonnes mille et mille plans à tracer avec mon doigt sur le sable sans cesse lavé. J'ai encore les cicatrices sur le bout des doigts de trop m'être frotté au sable. Jamais le temps de s'infecter les plaies avec tout ce sel là régulièrement balayé et renouvelé. Ma peau a encore le goût du sel aujourd'hui et se conserve au-delà de ma mort Philomèle.

- Vous me demandez comment j'ai fuit l'île cette prison de vos ex-amants !

Philomèle ne répond pas.

Suite de la lettre ?

J'ai essayé la nage oui. J'ai même réussi à dépasser le brouillard là où je n'avais décidément plus pied et où la mer s'étend à perte. Et perte d'ailleurs de mon sang froid. Ainsi demi-tour essoufflé sur le sable délavé translucide. La nage me suffoque ! Le sable translucide je ne l'avais jamais vu de cette façon là. Soupçon qu'une éclaircie ça perce des fois le brouillard. On voit encore la trace de mon retour dans le brouillard. J'ai ramené l'éclaircie. Brouillard éponge à trace ! Il va en falloir des traversées à la nage pour voir vraiment ce que cache cette île.

Et alors ?

Rien puisqu'il n'y avait rien à voir sur cette île. Si ce n'est le visage de ceux que je croisais. J'en croisais souvent ils étaient assez curieux de mon optimisme à partir. Ils la trimbalait depuis quand leur résignation. J'ai refait le tour de l'île et j'ai découvert à la limite du brouillard un îlot sur lequel le phare. Il faut bien un phare non pour que la barque s'y retrouve. Pas très grand phare mais suffisant pour m'abriter. J'y ai attendu un nouveau passage qu'une barque amène un autre ex-amant de vous. Il a bien fini par arriver celui là je l'ai reconnu comme un de mes prédécesseurs. Il en a mis du temps avant d'y arriver. D'autres femmes sans doute. Et d'autres enfants à nourrir de pension ou d'affection. Toujours difficile de lutter contre cette garce de conscience. C'est ce qu'il disait dans la barque. Elle est passée. Une corde entre la barque et le phare pour pouvoir revenir. A son retour j'ai sauté dedans juste avant qu'elle ne sorte complètement du brouillard.

Autant de temps qu'à l'aller pour revenir sur la terre ferme de ces grandes îles dites continent.

Oui je ne l'ai pas retrouvé ce soi-disant père sur cette île mais je n'allais pas rester là-bas pour être à mon tour contaminé par leur résignation.

Après encore des périples et des péripéties qui ne rentrent pas dans le cadre de votre histoire.

Olivier, votre fils manqué

Philomèle ne répond pas.

- Tout le reste de mon histoire hors du cadre de votre histoire Philomèle. Jusqu'à ma mort d'ailleurs. Et aujourd'hui je prends le temps sur ma dépouille de vous adresser ces quelques mots aussi invisibles que mes plans sur le sable Philomèle pour vous dire que les torts entre vos amants et vous sont vraisemblablement partagés. Je crois. Votre vengeance n'est-elle pas plus terrible que leur départ ? Et n'est-ce pas vous qui les avez poussés à partir !

Adieu Philomèle. Occupez-vous de notre enfant un autre fils pour vous et expliquez-lui que je ne suis pas sur cette île de malheur et qu'il y a autre chose à faire qu'à me chercher. Qu'il vive sa vie et cesse votre mythe.

Philomèle ne répond pas. Si elle entend même ces derniers mots.

Elle dit toujours : "Il ne trouve jamais son père. L'homme qui m'écoute. Il m'écrit des lettres que je ne lis pas. Ai-je le temps moi de lire ? Lui. Ses mots. Et qu'ils me portent en mythe. L'autre mythe que celui mon nom. Il croit cela. Il dit le mythe de ma parole. Sans voir qu'il est celui de mon nom. L'histoire de mon mythe celle de la parole empêchée par l'acte, finalement dite et qui dépasse en acte la parole. Voilà mon mythe. Il ne le voit pas. Celui qui vit mon mythe. A ma place peut-être. Le sacrifié sans raison autre que la sienne. Il est le mythe que je refuse. Pourquoi n'y a-t-il plus personne là pour entendre que je ne porte plus mon mythe ? Qu'ils l'entendent et je pourrais me reposer !" Elle ne s'arrête pas de parler. Elle pleure.

Prenez votre temps Philomèle pour disparaître pour mourir Cet instant d'une vie que Vous attendez comme une libération charnelle et mythique

Elle dit aussi Olivier.

- Le lieu de dire Olivier vous venez dire Olivier qui vient dire celui qui marche à courir après ses probables pères beaux-pères grands-pères etc Olivier sans père ou sans papier ainsi nommé là à tourner autour et dire *où sont ces maudits papiers Olivier à qui les ai-je donné* ou encore *quels pères cachent-ils ces papiers* jusque le moment irrésistible la nécessité d'aller vers le lieu où peut-être les pères ce lieu de leur dire qui toujours échappe aucun de vos pères présumés n'a en sa possession vos papiers ou le moyen de prouver votre origine votre terre votre sang toutes ces conneries les voix les leurs qui vous rappellent sans cesse votre statut d'innommé juste le droit d'exister mais ailleurs

mais ailleurs et vous fuyez quand ils disent ailleurs pour d'autres pères fuir ailleurs quand même.

Ne me dites pas ce que vous allez dire. En silence. Vos pensées sonnent trop. Jusqu'à mes oreilles. A en devenir sourde non ? Occupez-vous de vos pères, ceux que vous croyez mes amants, allez, plutôt que de penser à moi, de penser.

- A entendre votre voix je vous aime. Mes rêves vous aiment. Confondues vous et ma femme. Philomèle à qui tout se dit je m'emmêle. Vos deux visages vos deux corps vos deux sexes même. Vous, l'ensemble de vos corps, l'unique femme que

j'aime.

Philomèle n'entend pas ces mots là non plus et elle continue de dire.

De se taire. Ne plus arriver à parler (n'arriver plus à parler). Se taire sans autre choix. Puis doucement vers l'essentiel. Le minimum mot pour dire. Celui qui. Simplifie l'idée. La rend complexe. Réduire et élargir la pensée. Ne plus penser. Ne plus le vouloir. Ça de perdre son temps à ça. Olivier. Le minimum mot jusque plus rien. Olivier temps du silence.

Silence

Temps du fils

1

Toujours la même pièce. Elle m'apparaît immense. Le souvenir de cette pièce longtemps immense. Enfant s'y perdre entre les quelques meubles les quelques mots de maman. Maman qui parle tout le temps de mes frères et soeurs de mes pères et beaux pères tous inconnus d'être parti. Cette pièce, le couloir jusque la salle de bain les toilettes et ma chambre à côté de sa chambre. Très tardivement la curiosité d'aller voir comment sa chambre. Juste un lit, une petite table, de la poussière. Elle n'y va jamais dans sa chambre. Juste le lieu où s'étreignent les corps amoureux d'elle et l'amant qui deviendra lâchement *père*. Mon père de la même façon *Olivier père sans papier*. Il disparut comme les autres. Pas tout à fait comme les autres. A la recherche de ses pères se croyant fils de maman et amant. Se croyant l'immonde innommable. Il complique l'histoire. Je n'irais pas le chercher là où il m'attend. Parce qu'il m'attend au bout de sa quête qu'il aimerait que je traverse pour boucler la boucle. C'est ce qu'il pense. Maman me l'a dit à lire maintenant ces milles lettres qui décrivent la route qu'il a choisie. Il n'a rien trouvé ni son idéal de père ni la certitude d'être un des fils de maman. Qu'il serait mon frère-père ! Je suis l'unique de ses fils à rester et finalement ma présence a en quelque sorte brisée son mythe, elle ne parle plus sans arrêt.

Maman me dit autre chose aussi sur mon père qu'elle a cru entendre mais je lui dit que cela ne m'intéresse pas. Elle me parle des dernières lettres arrivées il y a quelques jours et des voix aussi dans sa tête qu'elle ne veut pas écouter. Une sorte d'île. Elle ne parle que de ça maintenant assise dans son fauteuil. Entrain de mourir. Je m'occupe de maman et que les pères se crèvent ailleurs.

J'entends dire aussi loin que mes études que le fils cherche son père et le tue. J'ai cru comprendre ça moi et cela me suffit pour m'en empêcher le plus longtemps possible. Non. Je n'abandonnerais pas maman juste pour savoir qui était mon père. Même pas pour vérifier toutes ces histoires qu'elle me raconte et que je finis toujours par écouter. Je ne l'ai pas dit ça que je finis toujours par l'écouter. Par fierté sans doute. Elle semble tellement plus heureuse lorsque je l'écoute. Elle vit mieux sa mort ainsi. A l'écouter pour faire oublier ses souffrances. Il y en a qui posent les mains, d'autres jouent les magnétiseurs et moi j'écoute et je hoche la tête de temps en temps pour qu'elle comprenne bien que je l'écoute sans jamais pourtant l'interrompre par des "oui-oui" débiles ou par des questions genre qui s'intéresse à ce qu'elle raconte alors qu'au fond il s'en fout. Pas de ça puisque je l'écoute simplement. Me laisse bercer par sa parole. J'allais dire parabole. Curieux comme ces deux mots sont proches. De leur racine commune et autre chose qui les distinguent et que mon père rassemble à nouveau.

Est-ce consciemment qu'il parle parabole ?

Olivier évangéliste parabole sa vie Celui dit mon père lui l'employé des costumes gris qui ne mettent des couleurs que pour leur cérémonie où ils chantent tous les livres de mon pères et de bien d'autres avant lui Je les ai vu ces étranges personnages qui d'un mythe font une religion Et de ma mère une sainte Philomèle sainte et bientôt vierge même de ma naissance Je les ai vu faire la prière dans le lieu consacré le jour dit dans leur livre saint notes d'Olivier jusqu'à sa mort prophétie En attente de nouveaux zélés disciples exploités à écrire une sainte de ma mère Je combats contre mon père toutes ces histoires

Maman commence à y croire à toutes ces histoires. Je l'entends dire qu'elle y croit à

son propre mythe en religion gémissement interminable de ces bigots et faiseurs de bigot. Belle société aux déesses encore vivante. Ils la tuent vivante là.

- Tout ce qu'ils veulent c'est que tu deviennes leur sainte.

- Sainte Lilith ! Tu me fais rire.

Elle rit.

- Je ne trouve pas cela drôle.

- Ecoute mon fils, leur foi me touche, laisse-moi être touchée par leur foi s'il-te-plaît. Laisse-moi portée cette Passion nouvelle.

- Non ! Il y a déjà suffisamment de saints et de reliques, qu'ils aillent récupérer les rites anciens et les adapter à leur nouvelle coutume. Comme les autres l'ont toujours fait. Je ne les laisserai pas te détruire. Maman. Tu ne t'en rends même pas compte même pas, comment ils te manipulent. Cela fait combien de temps qu'ils t'espionnent, dis le moi.

- Olivier seulement...

- Olivier seulement. Et tous les autres pères aussi. Et le coup de pouce à tous tes enfants, ces frères que je ne connaîtrais jamais, pour qu'ils aillent à perpète chercher leur père sur l'île de ce nom. Qu'ils te laissent tranquilles te persuader de la raison de leur foi. Tu ne sens donc pas l'odeur de fabriqué, presque à la chaîne

- Olivier, c'est celui que j'ai le moins aimé. Je crois. Beaucoup moins de passion que pour les autres. J'étais lucide, je voulais un enfant pour le plaisir de la naissance. Pour tous les plaisirs de la peau aussi. Je le regrette maintenant. En relisant les lettres. C'est le seul que j'aurais dû aimer ! Enterre-moi dans le même cimetière que lui, le même caveau si c'est possible... Je t'en supplie, pour lui.

- Non ! Je ne chercherais pas mon père.

Mais elle s'était déjà endormie.

2

ode à mon père et à ma mère Olivier et Philomèle

Temps Un

Donc premier temps du personnage Temps-Dit Il dit sa lettre d'amour Conjugue le verbe de sa lettre à toute sa personne

Je vous aime mon père de ne pas vous avoir connu et voulu reconnaître. Votre voyage fantastique m'émerveille de tous ces endroits traversés et moi aussi. Je lis vos lettres avec beaucoup d'attentions pour y dessiner à côté les images retranscrites. Mettre vos mots en image et peindre votre dite Ile des pères.

Temps-Dit ne partira pas. C'est son ordre prévu qu'il respectera jusqu'à mort tombée : "*Ne pas faillir là où tous mes frères et mes pères ont failli. Résister par cette mise en image voyage qui ne bouge pas*" dit-il. Ils sont tous partis à l'île des pères parce que père, ou fils qui cherche son père. Il croit avoir compris cela mais cette histoire reste à ces yeux étrange et incompréhensible. Une légende ? Et pourquoi que des frères, jamais de soeurs ? Philomèle lui aurait-elle mentit en cachant l'existence d'une partie de ses enfants ou n'a-t-elle véritablement jamais eu de fille ? Elle ne répond pas à cette question - parce qu'elle ne répond jamais aux questions. Sauf.

C'est pour cela que je vous aime mon père d'avoir supporté que cette histoire se change mais que vous n'en bénéficiez pas totalement. Après votre mort. Je vous

aime de m'avoir fait l'être du changement celui de mon nom de personnage. Je suis Temps-Dit après un long moment de silence porte la parole pour que cela finisse et ne finisse jamais. J'ai à dire mille chose et celle qu'il n'y a pas de fin. Croire qu'il ait une fin n'est-ce pas se soumettre aveuglément à son recommencement. Plutôt regarder en face la bête immonde prêt à la faire taire jusqu'à la prochaine fois. Je la fais taire là. Aujourd'hui jusqu'à ma mort et j'espère qu'il y aura encore des hommes à le faire après moi !

Et Philomèle son mythe n'est pas celui de sa mère. Depuis le temps qu'on le lui dit. Temps-Dit le sait ça lorsqu'il enterre sa mère. Jette les fleurs de son orphelinat nouveau statut de sa tristesse. Long cortège. Il frissonne. Les cortèges de son enfance. Qu'il imagine de. Celui d'un film il s'en souvient *Zéro de conduite* dans un internat. Tous ces jeunes garçons presque nus qui marchent au ralenti. Et bien d'autres images encore. Les cortèges de Kantor. Oui il s'en souvient et il vit le cortège de l'enterrement comme un moment magnifique et douloureux semblable à ceux tant admirés. Tant aimés. Est-ce qu'il y a toujours autant de douleur et de fascination dans l'amour ? C'est la question qu'il se pose.

Je vous aime aussi Philomèle de m'avoir porté si longtemps même après ma naissance. Mes lèvres le moule de vos mamelons embrasse toutes les femmes qu'elles vous ressemblent ou non. Peu importe si elles acceptent mes lèvres vos seins en négatif et le goût du lait maternel. Je ne m'en souviens plus de ce goût. Il disparaît sous toute cette terre une poignée dans ma main que je lance qui tombe une fleur aussi une larme encore. Toute cette terre autre forme et autre moment de votre vie. Autre temps. Je suis Temps-Dit votre dernier fils et je parle comme vous par amour de tous vos amours.

Il jette la terre et la fleur. Regarde les autres personnes du cortège silencieux en faire de même avec l'eau bénite et pour les proches d'autres fleurs. Philomèle ne répond toujours pas aux moindres questions. Sauf. Qui l'a entendu aujourd'hui. Et voici Temps-Dit orphelin et peut-être adulte se murmure toute sa vie et ce qui a précédé sa vie. Toute cette histoire passée impossible à faire revenir si on ne dit pas qu'elle est finit. Elle ne doit pas recommencer Temps-Dit. *Souviens-toi*. Son père Olivier. Les autres pères. Ses frères. Toutes ces énergies juste pour lui. Sa liberté. *Tu es un héros Temps-Dit par l'histoire de tes ancêtres*. Et sa mère Philomèle jusqu'à la prochaine. Combien de femmes ont porté ce nom ? *Compte-les !* Une tous les cent ou deux cent ans ou pour des histoires de mode qu'il faut sans cesse renouveler tous les quarante-cinq ans. De génocide en génocide. Tous les quarante-cinq ans les hommes s'obligent à revivre les mêmes horreurs avec les nouveaux moyens techniques à leur disposition comme pour vérifier qu'il est possible de faire pire. Mais les idées mère de l'horreur elles ne changent pas. Tant dit qu'il n'y a plus rien à dire ce silence d'après l'horreur. Il ne dit rien ou sinon

Me marier. Avoir des enfants. Et dire à tous je vous aime pour élargir ma conjugaison de ce verbe même si cela est impossible. J'entends bien les rires narquois et les blagues et les surnoms d'idéalistes et les envies de me nommer fou et les soupirs quand la tête et les yeux refusant de me voir d'un geste brusque vers une autre direction et les insultes si je réponds même gentiment et "Et ta mère, elle est tellement..." Elle est morte ma mère et mon père et tous mes frères.

Personne ne les verra mes larmes ni la douleur pour les larmes. Je me tape les poings de douleur contre les murs. Du moins j'y pense parce qu'enfant j'aurais certainement fait pire alors qu'aujourd'hui je regarde mon ombre parallèle à l'ombre de la stèle de ma mère Philomèle enterrée seule loin de ceux qu'elle a aimé. Je re-

garde mon ombre et évalue ma solitude par chiffre et par mot d'une autre langue. Il n'est pas impossible de dire sans vouloir être écouté.
Il finit seul.

Fin de l'ode et autres jours

Temps Deux

Deuxième temps du personnage Vendredi Le lendemain silence dans la maison vide

Il laisse son corps se perdre du salon à la chambre entre les meubles et ses yeux se brouillent de trop regarder l'unique photographie Il laisse les couleurs apparaître du noir et blanc Instantanément Peut-être voit-il les mêmes choses qu'autrefois Olivier lorsqu'il travaillait à écrire retranscrire toutes les paroles de Philomèle Bien avant l'amour Peut-être voit-il Olivier son père durant le voyage à l'Île des pères La maison vide Une sensation organique du vide Vendredi ne pense rien Il vit le vide et s'endort sans rêve dans le lit de sa mère ou dans le canapé-lit du salon mais pas dans sa chambre Chaque nuit elle venait l'embrasser Au début c'était parce qu'il avait peur Ensuite c'était parce qu'elle avait peur Jusqu'au jour où il lui fallut aller l'embrasser dans sa chambre à elle parce qu'elle avait de plus en plus peur Il regardait même sous le lit sous les meubles lui racontait des histoires Celles qu'elle ne lui avait jamais racontées trop absorbée par ses multiples aventures Il les connaît toutes ses histoires et ses légendes Il s'endort et s'il rêve c'est en papier photographique qui emprisonne le négatif projeté A l'envers Il pense trop être l'envers de sa famille Celui qui croit s'en échapper Il s'imagine ce que doit ou peut être le *retour du refoulé* puisqu'il est dit que c'est souvent terrible

Il marche toute la journée de vendredi et ainsi tous les vendredis A chacun ses poissons ! Pas à pas arpente la maison Connaître le parquet par coeur Savoir où il grince Et les nombreuses tâches laissées par les années L'eau Quand il rentrait de l'école trempée Parce qu'il pleut toujours lorsqu'on revient de l'école Philomèle hurlait contre la pluie Pour la sauvegarde de son parquet Et le voilà recouvert de serviette éponge tout le long de son corps et de ses vêtements soit disant imperméable *Imperméable mon cul !* ce qu'il dit Ou ce qu'il aurait pu dire Parce que dire mon cul à la maison c'est une gifle Philomèle lui aurait fait répéter cent fois *Imperméable mon derrière !* Une idiotie de ce genre Des fois la stupidité des parents ne fait que renforcer la vulgarité de leurs enfants Mais il n'aime pas penser à ça aujourd'hui Vendredi L'avant week-end Il imagine bien tous ces cons qui travaillent accrochés du regard par l'horloge 16h45 Les mallettes déjà prêtes à attraper La veste réajustée Le manteau sous le bras Le dernier quart d'heure compte pour du beurre Il imagine ça en se disant qu'il caricature un peu Mais pas tant que ça Lui aussi à l'école il attendait minute par minute le moment de la sonnerie 17h00 la sonnerie Enfin la cloche L'école n'était pas si *moderne* Il s'en souvient bien Un gros trait pour les minutes et des petits traits pour les secondes Quand il ne battait pas la mesure des secondes avec son pied Métronome Tout ces traits dans les marges des cahiers Même ceux pour les examens de tous les trois mois Dictée Calcul Histoire-géo Sciences... Philomèle faisait toujours une belle signature à côté de la note Même quand les notes étaient mauvaises Le temps efface les cris et ces terreurs de mauvaises notes Au fond d'une malle ou d'un tiroir tous ces cahiers à l'encre devenu violet et les grandes lignes rouges pour les titres au crayon à bille On disait au *bic* évidemment Le jeu c'était d'enlever la bille de tous les bics cassés et de les collectionner Sur les cahiers n'a survécu finalement que ces fameuses signatures inimitables D'où le drame de la mauvaise note Les enseignants eux-mêmes en étaient

émervillés *Je ne suis pas fils de n'importe qui !* Une vieille fille-mère Cent ou mille fois fille-mère Que des enfants exceptionnels à perpétuer la tradition Contre l'avis de la mère d'ailleurs ! Il ne sait plus très bien où il en est dans ses souvenirs Ça grouille de partout Des détails sans importance Les autres enfants qui se moquaient de lui par exemple Juste parce qu'il n'avait pas de père Et alors ! Leurs pères ne valaient pas mieux qu'une absence parfois Et bien plus tard avec les divorces, les femmes cocues ou les maris Enfin les amants et les amantes tout ça *Il vaut mieux ne pas avoir de père que de vivre ça !* qu'il rajoute Ça résonne dans le grenier tout ce qu'il dit à haute voix Parce qu'il est dans le grenier à cueillir ses souvenirs plus anciens Les plus doux Les derniers jours non ! D'ailleurs il décide que chaque jour il se racontera une version différente En disant que c'est la veille *Hier, Philomèle, ma mère est morte ainsi, dans tel état, en dormant ou après une longue maladie...* Cela ne doit pas être si difficile d'imaginer cela Il imagine

Il imagine tout cela pour ne jamais se dire qu'elle ne lui pardonnera jamais De ne pas avoir respecté ses dernières volontés Son cercueil à côté de celui d'Olivier Ce souhait impossible à réaliser Être obligé de retrouver son père Suivre pas à pas son parcours ses changements d'adresse et de nom Ses nouvelles femmes et ses autres enfants pour oublier Philomèle L'endroit de sa mort avec quelle femme près de lui à aspirer son dernier souffle comme pour garder un peu de cette vie Elle respire mon père qu'il se dirait Il refuse de se le dire D'imaginer même son visage à elle plus belle que Philomèle Douce Qui parle oui mais pas autant que Philomèle Ils s'aimèrent aussi dans les silences Belle épitaphe Et leurs enfants Encore d'autres frères et soeurs Sans oublier ceux qu'il a sans doute eu avant Qui sait Philomèle n'en parlait jamais de ça D'Olivier sa vie avant ma conception Juste qu'il travaillait à écrire Comme d'autres avant Pour l'Histoire qu'ils pensent parce qu'on leur a dit de penser ça Un bon principe d'employeur d'obliger les employés à penser comme il faut pour être plus efficace dans son travail Au détriment de

Elle doit être belle Les bras tendus là où on se laisse volontiers mourir D'une belle mort également Le sourire aux lèvres du dernier soupir aspiré Le passage d'âme Il continue à vivre en son souffle Et dans le souffle de ses nouveaux amants Et dans le souvenir de ses enfants qui l'évoquent naturellement dans leurs jeux et leurs dessins Car ils dessinent Il est certain de ça qu'ils dessinent la disparition heureuse de leur père Lui aussi il s'était déjà endormi

Une autre journée qui s'achève La dernière dans cette maison qu'il aimerait Mais il ne peut pas partir Comme souder au plancher Il ne pleut plus Plus jamais il ne pleuvra

Temps Trois

En une seule prise la vie continue et les images disparaissent

Il faut savoir refermer les malles derrière soi Les voici fermées Déjà Mais le plus tôt sera le mieux Il a juste gardé la photographie devant laquelle chaque jour il allume un cierge Reste d'une religiosité oubliée Inconsciente Il ne fait aucune prière ni aucun culte si ce n'est allumer la bougie et regarder un court moment la photographie et tous ces visages qui changent L'image elle-même ne dit-elle pas *Et la vie continue !*

Aujourd'hui troisième jour Celui aussi du déjà marre de ne rien faire sinon vivre de l'héritage de sa mère Il s'en va une fois la bougie allumée - peu lui importe la sécurité - pour chercher un emploi Et il trouve Il travaille là où avant il fouinait Dans une librairie Une librairie de passe Maintenant il y range les livres dans les rayons Les nouveaux arrivages Parfois il prend aussi les commandes Il regarde les couples Ils passent La littérature de passage ! A l'étage quelques pièces à l'intention de ces

couples qui passent Un livre et une pièce *On dit une pièce en général parce que chambre alors qu'on est ouvert que le jour ! Il ne s'agit pas de dormir ici, juste d'aimer et de lire. Si le livre a plu souvent ils l'achètent, puis ils reviennent et on fidélise ainsi une clientèle peu ordinaire mais vivante.* C'est un assez curieux marché toutes ces femmes et ces hommes qui aident le lecteur ou la lectrice à choisir un ou plusieurs livres dans l'intimité de ces quelques pièces Des employés à part entière Lui il ne fait que ranger les livres et répondre aux couples Parce qu'il ne voit que des couples Refuse de voir autre chose que des couples La moitié des personnes qu'ils rencontre sur le lieu de son travail ne sont en fait que des collègues Sa préoccupation semble ailleurs Son regard aussi Et ses journées libres loin de la librairie de passe A la mairie Il y consulte des registres pour essayer de trouver je ne sais quoi Je n'y ai pas accès Peut-être n'y vient-il que pour cette jeune femme qu'il raccompagne souvent après la fermeture Peut-être Elle travaille à la mairie mais pas à l'accueil On m'a parlé d'un truc social qu'elle met en place Je crois Ça n'a guère d'importance qu'elle fasse ça ou le ménage Peut-être qu'elle fait le ménage dans les bureaux des centres sociaux Je n'en sais rien Elle a à peu près le même âge que lui Proche de mes années de service auprès de Philomèle Quand je dis *auprès* c'est beaucoup plus loin qu'Olivier C'est que cela fait réfléchir son aventure pour ne pas dire sa disparition Je les suis assez souvent ces deux jeunes tourtereaux Ils ne sortent que très rarement ensemble Quelque fois au restaurant dans un service rapide avec de la mauvaise bouffe américaine J'y ai même goûté pour pouvoir entendre ce qu'ils se disaient Pas grand chose d'intéressant sinon qu'ils n'aimaient pas plus que moi cette nourriture Question de moyen ? Chaque semaine le manège recommence L'amour soft Si j'en crois les rapports de mes nombreux prédécesseurs cela semble être un des cas les plus étranges dans cette famille Entre la mère Philomèle collectionneuse d'amants et tous ses enfants voyageurs Lui il reste là dans la maison A enterré Philomèle morte de vieillesse Cherche du travail et en trouve Tombe amoureux d'une jeune demoiselle Et l'embrasse pour la première fois ce samedi jour de paye pendant un cinéma Le film était mauvais Un truc à césars pour bon public et grosses stars Ils s'embrassent devant moi Ce n'est plus du domaine de mon travail Il n'est plus ni question de Philomèle et de ses histoires ni même d'emmener cet enfant à l'Île des pères Il ne veut pas y aller Son père n'y ait de toute façon pas et il le sait Philomèle le lui a dit un jour Avant sa mort les dernières semaines Comme si elle sentait que cela allait venir D'après ce que j'ai compris elle semblait avoir atteint ce qu'elle souhaitait avec son dernier fils Il ne partira pas Fin du mythe Et dire que je vais arrêter de travailler parce que mon prédécesseur - Olivier je retiens à jamais ce maudit prénom - à tout casser avant de démissionner

Les trois temps passé s'en vient un quatrième, puis un cinquième, puis un sixième, puis d'autres plus ou moins mémorables et plus ou moins chiffrables. Et mon travail n'est pas celui de m'en préoccuper. A chacun son travail. Nous l'avons tous dit et défendu : c'est une des règles de notre travail. Olivier le savait ça. C'est pourquoi il est parti. Trois temps ces moments qui balancent l'enfant vers l'adulte. Voilà ce que j'ai écrit dans mon rapport. Que des conneries.

Que des conneries aussi cette maudite retenue de langage depuis le début. Tout ça pour des tunes. Écrire pour des tunes c'est misérable, hein ! Vous croyez cela. J'aimerais pouvoir dire : j'écris pour le plaisir et la beauté. Cela n'est pas vrai. C'est pour bouffer. Nourrir ma famille etc. Je vous le dis dans ce cadre intimiste Philomèle morte. Votre mythe je m'en tape et votre fils est un névrosé je crois. Tous mes prédécesseurs ne pensaient qu'à l'argent aussi. Olivier au début avant qu'il ne tombe sous votre charme. Je serais le dernier donc tout comme lui l'*anonyme* est votre

dernier fils.

3

moment où je me raconte seul

Après sa mort. Après la lecture de toutes les lettres. J'ai appris quel était le travail de mon père avant. Il était marié aussi. Il avait des enfants un fils une fille. Personne ne semble capable de me le dire. Ni non plus où ils habitent. J'ai laissé plusieurs annonces dans les postes et dans les magazines nationaux et régionaux. J'ai appris par coeur l'annuaire pour l'avoir lu plusieurs fois. Quelle femme a-t-il bien pu aimer avant ? Était-elle belle ? Ma mère n'était pas pour ainsi dire belle, elle semblait dépasser tout cela.

Une amie m'a aidé. Elle travaille à la mairie. Ils appellent ça un contrat-emploi-solidarité. Pour employer les pauvres jeunes comme moi et elle qui avec leur trop nombreux diplômés n'arrivent pas à trouver un travail. Ce n'est pas faute de chercher pourtant. Elle travaille aux archives. Je l'ai aimée tout de suite. Mais je prends mon temps. D'abord trouver la première femme de mon père et lui dire ce que j'ai à lui dire. J'ai à lui dire qu'il ne reviendra plus jamais. Qu'il a été courageux aussi. Grâce à lui une imposture a été révélé. Pour combien de temps ? Aujourd'hui une révélation n'est pas éternelle. Ce qu'elle dénonce peut à tout moment se faire oublier et revenir de plus belle. Je lui dirais des choses comme ça. Je l'a prendrais peut-être dans mes bras pour la consoler. Demanderais aussi combien ils ont eu d'enfants. Qu'elle peut se remarier sans divorcer. Elle obtient son statut de veuve. Ce ne sont pas mes paroles qui la consoleront. Avec le temps elles l'apaiseront. Tout doucement. Avec le temps aussi j'espère mieux connaître mes demi-frères ou demi-soeurs. On se sent moins seul quand on retrouve quelques parcelles de sa famille. Elles font parties de ma famille. Elles me signalent l'existence de mon père cet illustre inconnu. Ce presque anonyme.

En attendant ce n'est pas si facile de trouver cette famille. A croire qu'elle ait réellement existé. Une invention de l'imagination de Philomèle. Il n'y a en fait jamais eu de père pour ces enfants. Tous nés du *saint-esprit*. Oui *saint-esprit* et sans majuscule encore. On ne va quand même pas m'obliger à y mettre des majuscules. Ou bien elle conservait dans je ne sais quel frigidaire du sperme congelé. Elle seule savait où cela était caché et comment il fallait s'en servir. Elle s'imaginait ensuite une idylle avec un de ces types qui était chargé d'écrire tout ce qu'elle racontait. Et il y en avait. Elle leur faisait les yeux doux. Comme ça. Mais sans tomber dans l'excès du chien battu. Cet excès est une spécialité à moi. Elle le draguait en quelque sorte. Tout en continuant à parler. Certains d'entre eux n'ayant pu résister à son regard ont préféré démissionner. Tout s'expliquerait ainsi. Non ? Et le sperme il viendrait de je ne sais où. De soldats qu'elle aurait rencontré pendant la guerre. Laquelle ? Un peu de cette substance appartenant aux soldats de tous les camps et de toutes les guerres. Et que des soldats qui sont morts à la guerre. Leur donnant un soupçon d'éternité. A ces misérables. Avec des gueules de poilus. Et mon père. Il s'appelait peut-être Olivier. Malgré cela. Il aurait fait une petite escapade lors d'une garde pour venir donner son sperme à Philomèle. Ex-Yougoslavie. Quelque part là-bas ? *Lilith des temps modernes* J'entends dire cela.

4

- J'ai peut-être trouvé quelque chose...
- Comment ça peut-être, tu as trouvé quelque chose ou non ?

- J'ai trouvé quelque chose mais je ne suis pas encore certaine.
- Dis moi alors...
- Une femme, deux enfants, abandonnée par son mari qu'elle n'a jamais fait rechercher, a vécu avec un homme depuis la disparition de son mari pendant quelques années avant de vivre seule avec ses enfants, de nombreux soupçons ont pesé sur elle l'accusant d'avoir fait disparaître celui-ci, à souvent déménagé, vit actuellement...
- Allons-y tout de suite.
- Je ne peux pas y aller, idiot, je travaille encore jusqu'à 17h30.
- Et tu ne peux pas prendre exceptionnellement un congé d'une minuscule après-midi...
- Non...
- Il ne fait même pas beau, il se douteront que c'est important.
- C'est un C.E.S. pas un boulot garantie à vie...
- A perpétuité...
- Ça ne l'est pas, oui !
- Je ne me sens pas le courage d'y aller seul. Si elle m'envoie balader je préfère que tu sois là, pour me soutenir, tu comprends ?
- Évidemment que je comprends mais rien ne nous empêche d'y aller après 17h30. D'ailleurs elle doit sûrement travailler à l'heure qu'il est.
- Tu as toujours une solution toi. Et après, que cela se passe bien ou non, je t'invite à un restaurant et je te demande en mariage. Enfin pour le mariage seulement s'il s'agit bien de sa femme...
- Ça n'est pas drôle du tout. Tu peux te le garder ton restaurant...
- Tu n'apprécies pas mon humour...
- Ni toi le mien !
- Je t'adore.
- En attendant les 17h30, tiens cette fiche, tout y est indiqué. Il me semble que cette fois-ci ça se passera bien. A toute à l'heure !
- Bonne poussière

5

Je lui dit toujours *Bonne poussière* quand elle va travailler. Toutes ces archives. Que de la poussière. Et ça va me rendre un grand service aujourd'hui. Cette poussière traîne aussi mon histoire. Petite histoire qui commence personne ne sait trop où. Plusieurs génération elles-mêmes descendant de plusieurs autres. C'est assez vague. Pour ce qui est de mon père les informations ne manquent pas jusqu'avant son mariage. Après cela se complique. Et ce nom sur la petite fiche m'en dira sans doute plus. Le nom de sa femme. Une nouvelle descendance chargée d'histoire. Puis le mariage encore. Avec tous les noms. Elle nommerait comme jeune fille aujourd'hui. Pour oublier ou effacer cette union. Il l'a abandonné depuis combien d'année ? Environ mon âge et un an de plus. Pour ne pas dire neuf mois.

6

- Olivier a bien été son mari, puis l'amant de Philomèle avant de disparaître. Jusque là nos histoires se ressemblaient. Mais Olivier n'a pas disparu définitivement d'après ce qu'elle m'a dit.
- Ah bon ! Il vit encore ? Elle a des nouvelles de lui ?
- Non, il est bien mort, il y a quelques années déjà, Philomèle ne s'était pas trompée. Il était tout simplement revenu à elle. Elle m'a confié qu'elle n'avait pas deman-

dé aux services de police de le retrouver parce qu'elle savait qu'il reviendrait. Et il est revenu. Il a revu ses enfants. Les a aimés. A juste fait allusion à mon existence. Elle n'a pas été si surprise que cela de me voir finalement. Un peu froide comme tu l'as remarqué. C'était une sorte de stratagème de défense, c'est tout. Elle craignait que je lui demande de l'argent, ou pire qu'elle nous loge tous les deux.

- Les gens voient le mal partout aujourd'hui, c'est le mythe de l'insécurité...
- On peut la comprendre...
- Sa méfiance n'est pas tellement différente de celle que d'autres bien avant avait contre ces soi-disant sorcières...
- Tu exagères !
- Continue...
- Elle vit seule maintenant. Ces deux enfants ont du travail. Ils voyagent. C'est leur quête à eux comme elle dit. Ils voyagent un peu sur les traces de leur père. Mais par des organismes on ne peut plus touristiques.
- Un peu beaufs quoi ?
- Un peu gras du bide tu veux dire ?
- Oui...
- Ce ne sont pas des aventuriers c'est tout...
- Et ils photographient les pauvres à chaque fois qu'ils en rencontrent, ça fait de sensationnels souvenirs. "Olivier...", pardon, "Papa les a sûrement rencontré là, leur a donné une pièce, c'était un messie..."
- Arrête, ce n'est pas parce qu'ils voyagent organiser qu'ils sont pour autant des nantis et des bigots...
- Je sais, je suis juste un peu tendue, tu as bien vu comment elle m'a regardé. Je suis quoi pour elle, une pute...
- Mais non, je t'ai dit qu'elle était un peu méfiante mais delà à te traiter de prostitué...
- Et sinon qu'a-t-elle dit ?
- Rien de très important. Qu'elle l'aimait et qu'elle regrettait un peu tout ce qui s'était passé. Son aventure, la sienne, sa disparition. Ça les a soudé apparemment. Il est mort malade mais heureux. Il n'a pas trop souffert entouré qu'il l'était par sa femme légitime et ses enfants. Se lamentait juste de mon absence.
- Elle a dit *légitime* ??
- Non c'est moi qui l'ai rajouté...
- Tu ne l'aimes pas non plus, tu vois ?
- Disons que si elle avait été sincère envers lui et envers moi, je n'aurais pas mis autant de temps à la retrouver et peut-être que je l'aurais vu de son vivant et...
- Et c'est terminé, tu n'as plus qu'à m'inviter à dîner au restaurant comme promis et comme promis ensuite me demander en mariage, demande à laquelle je répondrais oui qu'à une seule condition...
- Laquelle...

7

Une fête d'y penser. Nos fiançailles. C'est ainsi qu'ils nomment une promesse de mariage. Officiellement. Ça se passe toujours très vite. Après le repas, les parents. Après les parents, la mairie. Après la mairie, les enfants. Enfin quand tout est terminé on se rend compte qu'il n'y a pas eu de voyage de noce. C'est un film burlesque en accéléré. Presque muet. Je suis muet. Je n'ai pour ainsi dire pas le droit à la parole. Tout est affaire de femmes dorénavant. Tout. Les traiteurs. Les restaurants. Les invitations. Les annonces dans les quotidiens. Un film burlesque sur le mariage avec toutes sortes de clichés qui font rire. Et des répétitions à la chaîne. Et les faux

cortèges. Ceux des mariages. Comme ils sonnent faux. Cortège de voitures stupidement décorées avec des froufrous blancs dentelle en plastique fin. Klaxons en fanfare. Et les gens qui se demandent si c'est un match de foot ou un mariage. Puis l'autre cortège à la sortie de l'église. Les grains de riz et la longue et pénible ascension de l'estrade du photographe avec la hantise d'un autre grain. Sans oublier les cortèges du bal sous les effets de l'alcool de la joie et de la mauvaise musique. Non ! Je cauchemarde. Nous n'éviterons que le mariage à l'église.

Je subis cela en accélérer. Tout va si vite que je n'ai pas le temps de parler. *Cela te convient ? Et le prix ? Et bien t'es muet maintenant ?* Vite. Comme si la rapidité allait nous permettre de tout payer selon nos faibles moyens. Parce que c'est un mariage au-dessus de mes moyens et de les siens. Sauf sa mère peut-être. Je nous vois dans un fameux film, elle, moi et sa mère qui triste de ne pas avoir Philomèle à ses côtés en fait deux à trois fois plus. Une hystérique. Je nous vois à courir d'un endroit à un autre. Parfois la ville ressemble étrangement à une ville américaine comme on pourrait en voir dans les films américains des années cinquante. Au-delà de cinquante j'ai un peu de mal à m'en souvenir. Moins fascinantes sans doute. Nous courrons à longueur de journées. Chercher où ce sera le moins cher. Aller de l'un à l'autre sans arrêt. Je suis persuadé qu'on est filmé. Espionné peut-être pour un film à notre insu. Quelque chose qui y ressemble. Il y fait une chaleur en plus même si dans mon film imaginaire cela ne peut se dérouler qu'au moment de Noël. New-York sous la neige. Ce qui rajoute au burlesque de ces spectaculaires scènes de glissades et de chutes. Un trottoir de peau de banane et j'entends déjà les rires gras.

Enfin le dernier jour. Dans une semaine nous serons libre. Je regretterais sans doute de ne pas y avoir mis plus d'entrain et de plaisir. Demain ou dans vingt temps. Qu'est-ce que...

8

C'était juste avant. Le dernier jour de nos désopilantes courses.

Des regrets oui. Ou des oublis : un ou deux regards caméra pour émouvoir l'improbable spectateur sur ma possible disparition. Et elle vient d'un souffle. Toute cette énergie qui disparaît.

Ce n'était pas qu'une comédie burlesque alors ? Mais le réalisateur-jetteur-de-sorts ne me répond pas.

Après le bruit et ce souffle J'en ai encore les oreilles bouchée Je me souviens des cris de terreurs Mes souvenirs malgré l'état de mes oreilles les deux tympan percés ils ne sont que sonores Les voix les sirènes les gens qui déblaient Et puis aussi mon corps porté de la terre à un brancard - je suppose - puis du brancard à l'ambulance Après aucun souvenir L'ambulance ça m'a endormi C'est terrible de savoir qu'on s'endort quand on est dans mon état Et de ne pas savoir où elle est Si elle y est resté Là-bas Son corps en mille morceaux éparpillés çà et là A moins qu'elle ne soit dans une autre ambulance Ou dans cette même ambulance me tenant la main pour que je tienne le coup Au moins jusqu'à l'Hôpital Ce serait trop bête Elle pleure J'imagine qu'elle pleure me tenant la main Sinon elle a fuit après l'explosion C'est une hypothèse absurde mais Je n'arrive pas à ne pas la poser Elle fuit parce que c'est elle qui a tenté de me tuer En faisant croire à un attentat Chose fréquente et presque banalisée à notre époque Tellement banalisée que les terroristes n'ont même plus besoin de revendiquer leurs actions C'est les médias qui décident qui a fait quoi et pourquoi On pourrait cauchemarder sur une société où les médias en mal d'information provoqueraient des attentats pour donner un peu de vitalité et de

danger à leurs journaux de 20 heures Ils s'inventeraient de nouveaux groupuscules d'extrême et d'extrémistes et voilà L'audience qui monte Et les téléspectateurs qui regardent encore en se doutant du peu d'objectivité des médias Mais ils regardent Ils ne peuvent pas s'en empêcher

Je sais que nous sommes en vie elle et moi La radio parle de l'attentat et des deux rescapés Un homme - moi ? - et une femme - elle ? - gravement blessé mais qui ne sont ni l'un ni l'autre dans le comas ou dans une situation de non retour Nous sommes sauvé quoi Tous les deux

Temps du theatre

1

J'ai appris mon retour assez curieusement Il m'a fallu d'abord perdre mon travail Ne plus suivre ce dernier fils Celui de Philomèle et d'Olivier Je lui en ai voulu Jusque l'envie de le tuer Un assassinat raté déguisé en attentat Ma vie prenait une tournure ratée aussi Et désespérée Son bonheur je lui en ai voulu pour son bonheur Puis une nouvelle Philomèle C'est mon travail qui recommence Ils m'ont contacté à l'instant Pour eux elle descend évidemment de Philomèle D'un de ses fils qui avant d'atteindre l'île des pères aurait aimé une femme Et une enfant d'elle Le même prénom que sa grand-mère Un hommage Un témoignage d'amour disent-ils Et me revoilà au travail Avec un prime et un salaire un peu plus important Comme si je n'avais pas arrêté de travailler Des points de retraites en plus Mes congés payés qu'ils disent Plus de vacances avant quelques années maintenant Voilà tout ce qu'ils m'ont dit Et qu'elle s'appelle Philomèle une actrice C'est le temps du théâtre alors Je n'aime pas le théâtre mais à toute peine mérite salaire et ce salaire me fera oublié ces quelques peines je crois Les ordres de mission sont assez flous Elle n'habite pas dans une maison comme sa grand-mère Elle n'y reste donc pas toute sa vie à y parler toute sa vie Elle n'y est pas Ni la maison Un autre lieu Non ? Elle change de lieu Elle tourne Du théâtre qui tourne D'avant-garde Il y en a un qui m'a suggéré ça que c'était du théâtre d'avant-garde *Avant quoi ?* que je lui ai demandé Il n'a pas répondu Je ne comprendrais jamais cette désignation *avant-garde* d'une garde qui ne vient pas ou plus Cela fait quand même cinquante ans ou plus que tout le monde parle d'avant-garde Et le théâtre n'échappe pas à ce terme vague Vocabulaire d'une culture élitiste Voilà ce que j'en déduis De toute façon le théâtre m'ennuie Cette façon de parler Cette vieille idée d'associer le théâtre et la cité Cela m'ennuie Je ne suis pas sensible à tout ce qui se dit art Si simple aujourd'hui de se nommer ou de se prétendre artiste Je bidouille trois quatre trucs là avec mes doigts et je pense très fort à ce que je fais et je fais de l'art Je suis un artiste Tout le monde est artiste Ou artisan Pour la nourriture on dit artisan et pour le reste artiste Moi je travaille honnêtement et c'est fièrement que je ne me prétends pas artiste Je ne suis pas un homme d'excès J'ai des principes D'ailleurs c'est pour ces principes que je suis engagé Pour rapporter correctement toute la vie de cette actrice On dit comédienne pour le théâtre à ce qu'il paraît

2

La scène s'éclaire.

Il y a eu d'autres temps. Avant. Que le public entre. Des listes du public qui entre. Des publics. On pourrait sûrement faire des statistiques avec des pourcentages précis du nombre d'étudiants ouvriers cadres médecins - s'il y en a - artisans chômeurs scolaires vieux ou retraités politiciens sincères et/ou véreux, etc. Tout un public. Multiple et un. S'assoit discute toussote etc. Que la lumière s'éteigne. Celle des spectateurs. Une obscurité nécessaire pour dire en silence le début. Et le début implique-t-il une histoire avant, plus ou moins longue, de combien de générations, etc. La scène s'éclaire sur Olivier. La représentation de qui devait être Olivier. Unique. Le théâtre s'ouvre sur son silence en continuité avec l'obscurité d'entre deux. D'entre deux réalités, etc. Olivier - le comédien - assis sur une chaise là où le metteur en scène décide. Neutre silence regard bras le long du corps ou main sur les cuisses ne bouge pas s'il respire (encore). Rien. Olivier en représentation de son silence.

Les spectateurs face au silence.

Plus de cinq minutes.

Toussotements. Rires. Agacements. Quelques méchancetés et opposition à. Ce qui se passe sur la scène ou entre les spectateurs.

Les premières chaises à grincer. La fuite du silence. Les bruits du mécontentement.

Raz le bol de ce théâtre là celui qui se fout de la gueule de ceux qui payent. Quand ils payent. Souvent ils partent d'être invités. Le droit de se plaindre lorsque privilégié. Ils n'aiment pas le silence. Face à eux-mêmes. Leur incapacité de parole. Et de le revendiquer comme Olivier là. De l'accepter. Pas derrière une langue de bois.

Le mythe. De Philomèle à Olivier. De Olivier - le comédien qui - au théâtre. Spectateurs mécontents d'être obligés au silence. Un viol qu'ils pensent. Contre leur liberté.

Complication du mythe. La liberté contre le viol. Quel viol.

Philomèle dans les coulisses après quinze minutes et plus en minutes ou en secondes éclate de rire. Elle vient.

- Partez.

Votre fuite du viol.

Qui ne semble être qu'un silence contre une liberté.

Moi je vous ris dessus pour ne pas cracher.

Mon viol. Je le regarde de face. Je maintiens mon regard.

Une acceptation.

Non.

Je viens prendre ma liberté. Contre personne. Même pas celui au sexe qui laisse des traces là en mon sexe. Plus profondes encore

Un enfant.

Celui du silence à la recherche de son père.

Votre viol misérable

à comparer.

Le minimum viol. L'idée viol.

Philomèle,

je suis celle violée en acte contre ma parole la langue arrachée. Pour ne pas dire.

Là mon viol.

Alors partez.

Votre misère m'écoeure.

A vomir.

Toutes mes tripes jusque mes ovaires. Tout rendre face à votre misère.

Vous auriez enfin une raison physique de partir. De dégoût à

vos yeux votre corps

et encore.

Partez donc.

Attendre ensuite. Qu'importe les situations. Tout le monde doit partir après leurs injures ou leurs applaudissements - peu probables. Attendre. Rallumez les lumières doucement ou brutalement. Éteindre la scène doucement ou brutalement aussi. Invitez les spectateurs à partir. Qu'ils partent une bonne fois pour toute.

3

Et cela se termine ainsi.

Je n'ai pas aimé cette pièce. La première fois je suis parti. Quatre cinq six minutes pas beaucoup plus avant que de partir. Silence terroriste. Putain de théâtre intello. Des amis m'ont dit retournes-y. Et j'y retourne. Plusieurs fois. A chaque fois plus

longtemps. Gagnant quelques minutes secondes, battant des records personnels. Un exploit tous les soirs où j'y allais. Combattre mon dégoût. Je me répétais cela sans cesse pendant le silence. Puis l'arrivée de la femme-mère-Philomèle. Depuis le temps que j'en entends. Parler. Le bouche à oreille. Et je ne reste pas une nouvelle fois face à cette agression provocation de tout ce qu'elle me crache à la figure. De quel droit me dire ça pas l'endroit pour ça. Cette parole qu'elle s'approprie. Philomèle ou la comédienne Philomèle. Elle se dit sa propre grand-mère qu'elle n'a pas connu. Qu'elle ne connaîtra pas. Son père lui en avait tant parlé avant de disparaître dans le brouillard. Ne plus m'en souvenir qui est Philomèle. Je l'ai vu mourir et puis là renaître. Insupportable. Y retourner pour un nouveau record. Des années avant d'en voir la fin. A aucun moment je n'ai supporté ce bref moment de parole ni cet interminable silence. Ils me disent - des intellos sans doute - que je ne connais pas mes *mythes* par coeur - comme s'il s'agissait de tables de multiplication. Ils me font la liste des mythes à savoir par coeur. Je ne les écoute pas. Battre mon record. Un point c'est tout. Une performance de spectateur. Mais pas par curiosité de la fin. Au tout début les premières fois peut-être par curiosité, peut-être. Pas certain. Je n'ai jamais aimé.

J'en ai parlé ensuite de ce silence. Le plus simplement possible il me semble. Ce qu'il contient d'insupportable. Un silence qui me fait entendre les autres. Moi à travers les autres. Être plus silencieux que le silence. Se contraindre au silence. D'où le mythe. Ce qu'elles disent les didascalies. Elles mentent sans doute. Elles exagèrent. Pour grandir l'effet. L'impact de parole à l'arrivée de Philomèle. On se dit que ça y est cela commence. Et ça n'annonce que la fin ça Philomèle qui invite à partir. En lâche. En collaborateur du silence qui entoure le viol. L'enserme. En notre intérieur. Surtout ne pas dire la honte de ce viol. Ne pas céder à sa violence. Comme si céder à sa violence allait amener la honte. J'y crois de moins en moins. Mais en action je suis anonymement le collectif silencieux des spectateurs. Les épaules lourdes écrasées de honte. Se perdre dans la foule. Qu'elle se dissipe cette honte au milieu de toutes celles des autres. Indifférenciable.

J'en ai parlé à mon petit magnétophone de cadre supérieur surchargé. Je n'ai pas le temps de taper mon courrier mes textes mes recherches mes articles, etc. Etc. Je les enregistre pour des secrétaires que je ne vois jamais pour un emploi dont je ne comprends pas toutes les implications. Un peu le même boulot que ce que faisait Olivier. Travailler à rapporter. Je pourrais bientôt me lancer dans la politique. J'irais gratuitement au théâtre avec ma langue de bois comme il est dit. Je pourrais enfin me plaindre et taper en suppression de subventions sur les doigts paresseux de ces deux comédiens et des autres. Pour les voir sans argent à faire leur théâtre de misère. A courir sur le moindre bout de pain. Ils arriveront pour leur survie à l'art que j'attends.

Cette réflexion me terrorise un peu. Ça me soulage d'en être encore opposé. A cette façon de voir l'art. Même si je m'en fous de l'art comme de la vie des artistes. Ils ont juste un problème de survie. Fallait faire du sport ! Le paradis des paresseux. Payer plus qu'un cadre, qu'un intellectuel, qu'un ouvrier, de tous ceux qui en chient plus ou moins. Combien par mois mille deux mille ou vingt plutôt trente mille million de franc français suisse belge un peu partout dans toutes les banques pour qu'au bout de trois ans une retraite en or des appartements des placements. Eux les tranquilles. Ils prennent les risques après. Dans les affaires, les arts, la politique de la langue de bois comme il est dit. Alors les artistes ! Crevez de vous croire toujours ces maudits poètes que l'histoire romanise. Des mythes de la misère. Des chimères. Encore et encore. Et les autres à votre place vous écrasent de votre misère. Mi-

sérable misère de miséreux. Crevez les artistes. Avec vos mythes.

Cette pièce. Elle pousse juste à la révolte. Elle dit quoi sinon. Que Philomèle parle toujours. Même morte. Celle qui combat son mythe tout en nous faisant comprendre que notre douleur est misérable face à la sienne. Son mythe du viol et de la douleur. Parce qu'elle l'a vécu maintenant. Alors Philomèle qu'avez-vous à dire pour vous défendre.

Philomèle ne répondrai pas. Elle parlerait toujours.

Elle ne répondrai ni à moi ni à Olivier mort ou comédien ni à son fils qui la berçait.

Tu vois Olivier. Sa parole est une forme de silence non ? Elle parle refuse de nous parler derrière ce mur de mot. Ça nous chante nous monte à la tête toute cette poésie berceuse et parasite. Pour nous rien dire d'autre qu'elle et son silence devant nos questions.

Philomèle Philomèle

Chercher dans la répétition de son nom le signe de son nom peut-être ou celui du chant de sa parole. Elle chante non ? Philomèle où s'entremêlent les haines les problèmes et éclatent crache tous ces mots inaudibles inarticulés en sons distordus

Philomèle les eaux s'y mêlent mais si belle Philomèle le fil sur lequel les eaux se mêlent où chante l'eau d'entremêle les belles eaux souillées Philomèle la brisée Tous les chants de cette eau d'entremêle en mélodie Philomèle mélodie et silence chante ses douleurs sans mot sans cri L'eau mélodie d'entremêle La nécessité du chant inexorable coule jusque nos oreilles.

4 - scène du festin

Y retourner au théâtre. Voir Philomèle. Plus jeune que sa grand-mère. Plus belle aussi. Quand elle raconte son mythe le met en scène. Dans certains théâtres entre deux programmations. Son théâtre misère. Une scène ici, le prologue là-bas, la scène suivante dans une autre ville, et dans cette même ville mais dans un autre théâtre l'épilogue s'il y en a un, et une autre scène encore ailleurs. Des scènes d'environ une demi-heure. Philomèle pensait peut-être se créer un nouveau public qui la suivrait n'importe où pour découvrir son mythe la pièce de son mythe dans le désordre des différents théâtres de leurs programmations et de ses dispositifs malléables. Il y a moi à courir après ces représentations quand j'arrive à savoir où et comment y aller. Mais je ne suis pas le public fidèle qu'elle souhaite. Je n'aime pas le théâtre. Et encore moins son mythe en représentation. Il me semble complètement déplacé. Elle Philomèle mise en scène qu'elle ne porte que le nom de son mythe !

Là une autre scène dans un petit théâtre tout en longueur. Lieu que j'aurais aimé y jouer y être plus souvent dans d'autres circonstances que celle d'une bribe de pièce. Philomèle nous raconte ce soir le festin. Elle ne s'en souvient pas vraiment, juste la situation, elle l'a réécrit nous le dit en espèce de prologue à scène. Un prologue à chaque scène ça doit bien avoir un nom Philomèle sinon ça devient ridicule. Elle nous conterait presque sa vie. Ce n'est pas ta vie Philomèle te perd dans tes rêves et dans les histoires de ton nom. Parce qu'il en existe plusieurs, des histoires, et tu voudrais les vivre toutes, les avoir vécues toutes. Philomèle raconte une fois parmi toutes les fois le jour où le fils de sa soeur en repas servi uniquement au père son violeur. Philomèle violée la langue arrachée. Elle nous fait sa larme. S'en va. Des comédiens en domestique préparent la table sous le regard de comédiennes Philomèle et sa soeur. Je ne me souviens plus du prénom de sa soeur, P. quelque chose qui commence par cette lettre. Manque Itys le fils, Térée le père, je me sou-

viens de leurs noms et déjà vu l'assassinat d'Itys, le viol de Philomèle par Térée. Les lumières semblent tomber de la salle à la scène, il ne reste que la scène en silence à attendre que cela arrive, une petite musique un peu triste lourde mais absente, moins importante que le bruit du festin qui se prépare, le bruit des couverts etc.

Cela commence :

Plusieurs voix disent "La table est mise."

Je me souviens de cette phrase ailleurs. Peut-être dans un autre théâtre. Une sorte de référence à cette autre pièce. L'avais-je aimée d'ailleurs cette pièce...

Cela continue :

P. - la soeur de Philomèle

"La table est mise."

Entre, s'il n'était déjà là, saoul peut-être, Térée.

Térée

Cette fête !

Ah quelle viande ! Tendre comme une femme.

Et quels vins pour chaque plat. Je ne crois pas avoir assez de palais pour les apprécier tous.

Je les bois quand même, il le faut, à chacun de ces plats, rassurez-vous mes compagnons de cette fête à cette table en mon honneur.

Vous êtes tous là.

Je vous reconnais bien même sans vous voir ce soir joyeux. Ma vue un peu brouillée je crois. L'amertume d'après les guerres qu'ils disent souvent après les guerres lorsque les vivants reviennent. Ils reviennent des morts. Qu'ils laissent derrière ennemis ou compagnons. Tous un peu mort dans le regard des absent qu'ils disent.

Silence qu'il prend pour manger lorsque la parole empêche de manger.

Quel souvenir ai-je donc de tous ces morts des guerres moi qui ne suis que le bras qui arme les autres bras, qui vit ça de loin. Térée à la tête d'une armée vainqueur. La victoire fait le juste et l'oublie des morts.

Il mange un autre silence sans doute plus long encore.

Où êtes-vous tous mes compagnons partagez avec moi ce repas puisque la table est mise. Il y en a assez pour tout le monde.

P.

Cette fête la tienne mon époux. A toi uniquement adressée. Privilège de ton statut Térée.

Il mange encore saoul où tout ce qui se passe lui échappe.

Térée

Cette fête là en mon honneur Je vous salue de l'avoir faite Même avec cette solitude qu'il n'y ait que moi à goûter cette succulente viande Elle nourrit ma chair Si tendre en mon honneur Touche mon coeur Il vit de cette nourriture morte-cuite me donne la vie.

Où est Itys mon fils qu'il partage lui au moins comme successeur à cette fête ces mets sur la table Qu'il s'asseye là il y a de la place Qu'il vienne et qu'on apporte une

autre chaise Qu'il vienne même debout à mes côtés Il faut bien qu'un jour il voit les avantages et les inconvénients de ma fonction future sienne Où est Itys Qu'il vienne rire son estomac avec moi.

P.

Il est là mon amour. Vous êtes là ensemble réunis !

Térée

Tais-toi femme. Où est Itys Je ne le vois pas.

P.

Itys n'a jamais été si proche de toi Térée

En toi-même Térée Ne le sens tu donc pas là Cette table il y est Térée

Térée

Va le chercher au lieu de me raconter tes histoires Je n'y comprends jamais rien à tes histoires

P. et Philomèle rient ensemble sans doute. Elles sortent et tous les domestiques les suivent, sans doute était-ce l'ordre. Térée mange seul s'il mange encore. Entre peut-être le spectre de Itys invisible pour Térée. Itys parle sans son. Il parle son absence.

Térée

Où est Itys ! une dernière fois !

Cette table !

Je ne veux plus voir cette table !

Tout disparaît sauf cette table Les gens disparaissent mes compagnons mon fils mes domestiques Philomèle et ma femme Les viandes disparaissent aussi je les mange.

Où est Itys mon fils !

Ne sommes-nous pas un face au danger, une seule lignée, un seul sang, un seul sexe !

Je vous retrouverai tous qui m'avez abandonné Votre chair baignant dans votre sang.

Les lumières s'éteignent puis se rallument sur des comédiens qui saluent, annoncent le prochain lieu pour la suite de ce spectacle.

5

Je n'ai pas applaudi. Surtout cette fin mal écrite s'il est possible d'écrire le père découvrant la chair de son fils dans sa bouche. Sans cracher sans vomir. Il ne le découvre pas d'ailleurs. Et cette lenteur pour qu'il mange, je n'ai pas aimé cette lenteur qu'il mâche doucement chaque morceau de viande humaine. Encore moins le texte lu après par Philomèle - si charmante pourtant - je ne sais plus contre quoi. Qu'elle utilise comme les autres les lieux de théâtre pour parler de ses idées, je m'en fous de ses idées qui ne sont pas les miennes, j'aurais pu crier mes idées aussi dans ce même lieu, rien ne devrait m'empêcher de le faire puisque j'ai payé ma place non ? Pour qui se prend-elle à vouloir imposer ses idées. N'est-ce pas un crime même d'avoir aujourd'hui des idées ? Faites la enfermer ! Je sais si on l'enferme d'autres

exprimeront leurs idées pour qu'elle soit relâchée. Ce sera encore pire puisqu'il y aura association pour sa libération. Et ces gens auraient raison si ce geste n'est qu'un geste contre la liberté d'expression, qu'il pousse à la révolte ou non, qu'il endoctrine ou non. Je n'aime pas l'espace de parole créé au théâtre, il sonne faux fabriqué de toute pièce. Un outil de propagande.

Itys

Ma mère a donné la vie à la lignée de mon père celui qui donne à notre cité la gloire de la victoire. Que mon père roi de notre cité porte mon grand père d'une autre cité aux honneurs de la guerre et de la victoire. Qu'il épouse la fille de mon grand père pour faire naître la lignée de rois et de cités aussi puissantes. Je suis cette lignée l'homme qui ouvre la patrie.

...Voilà comment parle Itys dans une autre scène. Celui qui porte la patrie. Celui qui serait le roi de plusieurs cités parce que le lien entre toutes les lignées des cités. Le roi d'une patrie. Ce que semble combattre Philomèle et sa soeur qui ne pense pas à l'état mais à la famille, à l'honneur. Toute cette destruction entre homme et femme à cause d'une vision du monde différente. Tous ont raison de se battre jusqu'à la mort non ? Qu'ils disparaissent tous et nous laisse en paix. La mort sera leur plus belle métamorphose.

6

Aimer Philomèle. L'actrice. Comme Olivier a pu aimer Philomèle la grand-mère. Il y a. De ça. Quelques années déjà. Dans ses bras pour y trouver et l'amour et le pourquoi de ce travail. J'y travaille aussi. A y chercher quoi. Bribes de pensées lancées. Elle. Si jeune. Qui porte cette histoire si vieille. Elle le porte bien. Dit-on. Ce sont les échos du théâtre. J'en vois la fin. De cette pièce. J'en vois la fin dans ses bras aussi. Elle les tend. Pour son public. Certains le disent. Je sais qu'ils me sont adressés. Je la regarde. Elle debout saluant pour la dernière fois le public. La dernière représentation de cette histoire. Elle prépare dit-on encore un nouveau spectacle. Elle en a juste fini avec sa grand-mère. Elle me regardant aussi droit fière. Elle sait qu'elle a gagné. Je n'écrirais rien pour eux. Aucun rapport. Elle sait également qu'un autre bientôt l'espionnera comme je l'ai fait. Elle le sait. Moi aussi. Il écrira ses tas de lignes sans comprendre. Les enverra à ceux qui payent. Ou à ceux qui lisent pour ceux qui payent. Ces gens-là ça ne doit jamais rien faire. Des intermédiaires partout. Même pour pisser. Un jour peut-être il prendra ma place auprès de Philomèle. Parce qu'elle m'aura fait fuir. Et de nouveau fonctionnera l'île des pères. Terre d'asile de tous les amoureux de la grand-mère. Qui sait ? Qui sait même si je voudrais partir dans ce lieu. Je ne le laisserais pas s'approcher d'elle. Ni se faire aimer d'elle. Il faut que cette histoire s'arrête pour ça. Au moins pour ça. Pour moi. Mon amour égoïste. Jaloux. Mais je l'aime vraiment. Oui. Je la regarde avec les yeux de celui qui l'aime vraiment. Tendrement. Je vois tous nos enfants courant à droite à gauche criant riant et pleurant petits puis grands. Je les vois rien qu'en la regardant. Elle s'en va. Quitte la scène. Quitte son rôle. Sa moitié de rôle. Philomèle violée de Térée. Philomèle mère d'une ribambelle. N'est plus que Philomèle dont je serais l'amant. Pour un long moment.

7

Quelle étrange histoire cette histoire commencée par cette femme incroyable qui parlait sans langue à en faire taire tous les hommes. Et tous les hommes se tai-

saient. D'abord pour la séduire et qu'ensuite leurs corps parlent. Ensuite par leur fuite ils devenaient silence. Plus rien ne parlait ni leur voix ni leur corps. Juste un souvenir. C'est une entreprise que de lui faire tous ces enfants. Ces souvenirs. Qui finissaient eux-aussi par partir. Parce qu'on oublie tout doucement nos souvenirs. Il n'en reste qu'une misérable et suspecte nostalgie. Cette jeune femme au même prénom dont on s'éprend. Sans même s'en rendre compte. Une sorte de nostalgie de Philomèle. Tout le monde se laisse prendre et bercer par cette presque résurrection. Le travail recommence. Sauf que je ne travaille plus pour ça maintenant. Le cycle a été interrompu une fois et il ne faut pas qu'il reprenne. A moi de l'interrompre. Briser une fois pour toute cette maudite nostalgie dans laquelle ils s'abandonnent. Les mettre face à eux. Face à leur réalité. J'aimerais pouvoir le faire. Je ne m'en sens pas le droit sinon celui de protéger *ma* Philomèle. C'est une folie que de vouloir la fin d'une histoire quand d'autres veulent encore croire que cela continue. Comme pour repousser leur propre mort. L'éternité les attire. Ils refusent de se projeter hors de cette histoire. La faire cesser serait les faire disparaître qu'ils pensent. Me voilà en train de vouloir blasphémer leur religion. Parce qu'ils menacent mon existence pour que cela recommence et continue comme avant. Que le cycle de nouveau à employer les futurs nouveaux amants de Philomèle et pères de ses enfants. Jusqu'au prochain Olivier etc. Et moi qui tournerait dans cette île. Ne pas les combattre c'est me résigner à vivre dans leur rêve. Je ne comprends pas comment tant d'hommes ont pu accepter cette illusion comme vie.

Je le lui dit. Elle s'enfout. De ce qu'ils peuvent bien faire ou penser.

- Leur religion comme tu dis, ils l'ont faites sur le nom de ma grand-mère. Il faudrait encore être certain qu'elle était bien ma grand-mère, cette vieille femme. Et même si elle l'est, rien ne dit que je serais comme elle. Elle a dû la vouloir cette situation sinon elle aurait agit autrement, non ? Tu ne crois pas ?

Les réponses aux problèmes sont parfois d'une simplicité.

8

Ils ont continué leur manège dans l'ombre. En nous espionnant. J'allais voir les types parfois et je leur racontais tout ce que je savais. Ils n'aimaient pas. Savoir qu'ils étaient employés pour ça. Juste un culte à Philomèle. Peu importe qui du moment qu'elle s'appelle Philomèle. Lien de sang ou non avec la précédente. Certains arrêtent. D'autres s'épuisent à ne pas vouloir y réfléchir et finissent par disparaître. Ces espions changent régulièrement. Les employeurs semblent affolés de ce que le cycle ne reprend pas. Alors ils cherchent celui qui le déclenchera. Et ça prend plus de temps que nos vies. Que le temps de vivre ensemble. De voir nos enfants. Et leurs enfants grandir. Ils paniquent. Se disent qu'ils se sont peut-être trompés. En m'engageant d'abord. En suivant cette nouvelle Philomèle aussi. Certains en cherchent une autre. D'autres ont décidé de s'arrêter aux dires de Philomèle en leur possession. Une sorte de bible pour eux. Deux groupes de cette scission. Et personne pour les suivre. J'avais pris soin d'en écrire l'histoire.

FIN

Epilogue

enlevé

Vous qui êtes debout dans le suspens. Je suis debout quand je dis cette phrase. Elle me nomme comme me définit. Tout ce théâtre m'a volé. D'autres disent qu'il m'a violé. Je ne suis que ce beau parleur station debout d'onze heures trente. Toutes les phrases dites. Elles sont dites mais ne sont pas de moi. *Objets inanimés avez-vous donc une âme.* Je dit. Je sous-entend que oui avec cette parole autant mienne qu'étrangère. Je dit. Ma parole aussi est suspendu. Comme étouffée. Sans racine. Parole belle étrangère. Ils me disent - les employeurs - d'arrêter avec ma philosophie de pacotille. Ce n'est pas la mienne. Non ! Comme si je réfléchissais à tout ce que je dis et qui n'est pas de moi. La parole automatique de ma bouche. Il m'est impossible de dire autre mots que ceux là déjà dit à travers ces deux phrases. Elles se répètent. Se mélangent. Elles me définissent. Mon rôle. D'objet inanimé debout dans le suspens. Mon rôle ici. Vous n'avez quand même pas cru en cette misérable idylle avec la jeune Philomèle. Comme vous n'avez pas cru en Olivier et en son fils. Tout le monde ici se raconte des histoires en croyant raconter sa vie. Tout le monde. Philomèle n'est ni cette femme-mère, ni ce personnage de théâtre, elle n'apparaît que dans des mythes et aujourd'hui ces mythes-là on s'en tape. Moi je m'en tape. J'aime juste son prénom à Philomèle. Sa langue arrachée aussi même si on ne l'embrasse plus. Son silence et sa révolte. Elle n'est pas Antigone qui se révolte contre un pouvoir pour l'honneur de son frère et de sa liberté. Philomèle est une terroriste. Elle agit avec les mêmes méthodes que son ennemi. La paix est impossible sans la mort d'un des deux, elle ou son ennemi. Et leur haine les maintient en vie. C'est comme ça que je comprends cette histoire de Philomèle. Pour mettre fin à cette destruction les dieux sont intervenus en les métamorphosant en oiseau parce que les hommes s'en sentent incapable. Belle histoire si dans la réalité il y avait des dieux pour enrayer les processus terroristes. Finit les conflits jusqu'à la mort, on en ferait des oiseaux des terroristes du F.L.N. et du F.I.S., même chose avec les israéliens et les palestiniens, ceux qui refusent la paix. Ils ne cessent pas de nous gâcher la vie ces gens-là et peu m'importe de savoir aujourd'hui qui a commencé. C'est de la délation permanente et violente le terrorisme : dire que c'est toujours l'autre qui a tort et le dire par les armes. Et se définir par dessus tout comme le peuple élu. Que les dieux doivent vomir là-haut de tous ces crimes impunis comme de la lâcheté des hommes les autres qui ne font rien et attendent une improbable paix. Je suis lâche d'être de ces hommes-là

Pour moi cela s'arrête là et j'espère que votre voyage fut étrange et agréable. J'y reste à cet endroit en suspend dans l'attente de vous revoir.